

· ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTRÉAL

NOUVELLE SÉRIE
CENT QUARANTE ET UNIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1928



MONTRÉAL
ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 249 est, rue Lagauchetière

Permis d'imprimer :

† GEORGES, ARCH. DE TARONA,
administrateur apostolique.



Un

U

lettre
der u
velle,
cette
valc
impo
alors

Voi
sé ce

...
nicain
connu
l'inter
mois
épître.
d'en f
rêve d
Montr

Lettre d'un précurseur

Un missionnaire de la Chine demande la fondation
d'un séminaire des Missions Etran-
gères, dès 1899.

UN ami de M. le Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères vient de nous faire parvenir la lettre que nous publions ici, qui montre que l'idée de fonder un séminaire pour les missions éloignées n'est pas nouvelle, que des apôtres demandaient depuis longtemps déjà cette fondation. Cette lettre écrite il y a 24 ans, fait valoir des raisons qui ont encore aujourd'hui la même importance, et l'auteur connaît la question puisqu'il était alors missionnaire en Chine.

Voici d'abord ce que nous écrit le prêtre à qui fut adressé ce précieux document :

... « Cette lettre m'a été adressée par un religieux dominicain missionnaire inconnu, à qui j'étais moi-même inconnu. J'ignore entièrement le nom et la personne de l'intermédiaire qui nous a mis en relations. C'était au mois de décembre 1899 que je recevais cette mystérieuse épître. M. Lecoq à qui je la lus me demanda la permission d'en faire écrire une copie; *elle répondait*, me disait-il, *au rêve de sa vie*, — un séminaire des Missions Etrangères à Montréal. Il me conseilla même d'aller porter cette lettre

à Mgr l'Archevêque, ce que je fis, et tout en resta là. Je répondis au bon Père qu'avec la grâce de Dieu, j'espérais que « cela finirait par marcher »... Depuis, cela a marché, si bien que le rêve est devenu une réalité, et que le séminaire est maintenant debout! — Conservez cette lettre dans vos archives, comme document témoin des débuts éloignés de votre belle oeuvre. — Je crois que ce Père dominicain est devenu plus tard, évêque et vicaire apostolique en Chine »...

Voici donc ce que Dieu inspirait à un pieux apôtre de la Chine en 1899.

Arsenal de Fou-Tchéou,
Pagoda anchorage, Tokien,

Chine, le 1er novembre 1899.

Monsieur l'abbé,

C'est un inconnu qui vous écrit du fond de la Chine. Je suis un père Dominicain français qui, après avoir été missionnaire 10 ans dans les Antilles anglaises a été employé de 1893 à 1897 à fonder un couvent à Rosary Hill, près de New York. J'ai eu occasion de voir le Canada et les Canadiens auxquels j'ai prêché bon nombre de missions.

C'est un vénérable prêtre Canadien qui m'a donné votre adresse. Il a désiré que je ne le nomme pas. J'ai été en correspondance avec lui pour une affaire dont je désire vous entretenir. Il en a parlé à Mgr l'Archevêque de Montréal ainsi qu'au directeur du journal *La Vérité* de Québec,

qui
sera
J
ler,
de r
je l
T
ne l
l'ho
com
mett
V
sembl
save
hum
000,
lions
et à
gène
mais
Be
du p
ment
mais
lir la
doub
naire
religi
doute
capal

qui je crois ont approuvé nos idées et chacun dans sa sphère serait disposé à les seconder.

J'avais écrit à ce prêtre canadien, dont je viens de parler, que j'estime beaucoup et que j'aime, pour lui demander de me seconder et de faire faire son chemin à une idée que je lui soumettais, par lui-même ou par un autre.

Tout en approuvant hautement cette idée il me dit qu'il ne le peut pas par lui-même et il vous nomme comme l'homme qui seriez à même, avec la grâce de Dieu, d'accomplir ce que sa santé et d'autres circonstances ne lui permettent pas d'entreprendre.

Voici, M. l'abbé, ce dont il s'agit. des temps nouveaux semblent se lever pour la Chine, peuple immense, vous le savez bien, qui représente à peu près le tiers de la race humaine, et encore presque tout entier païen. Sur 400,000,000 d'habitants (des autorités sérieuses disent 450 millions) il n'y a guère plus d'un demi-million de catholiques, et à peu près mille prêtres seulement, européens et indigènes tout compris. On dit que la Chine est évangélisée; mais comme vous le voyez, c'est une manière de parler.

Beaucoup d'obstacles qui s'opposaient à l'évangélisation du pays étant maintenant écartés, de magnifiques mouvements de conversions se manifestent en différents endroits; mais les ouvriers sont tout à fait insuffisants pour recueillir la moisson qui s'annonce. Il faudrait tout de suite les doubler, les tripler, et plus; mais où les prendre? Les Séminaires de Paris, de Milan, les Congrégations et les Ordres religieux qui envoient des Missionnaires en Chine vont sans doute un peu en augmenter le nombre; mais ils ne sont pas capables d'en envoyer la dixième partie de ce qu'il faudrait.

En voyant les grands besoins de cet immense pays qui semble se disposer à développer les plus belles missions qu'on ait jamais vues dans l'Eglise pour peu qu'on le seconde, je suis saisi d'une indicible tristesse en voyant mon impuissance et je me suis dit si je ne devais pas au moins élever ma voix et crier au secours. Les sectes protestantes ont trop bien compris la situation et elles se précipitent de toute part les mains pleines d'or pour s'emparer de ce champ aux si riches espérances. Un *directory* publié à Shanghai, il y a quelques semaines donne le nom de près de 2,000 ministres protestants établis en Chine, 700 au Japon, et comme presque tous sont mariés et qu'il y a bon nombre de *ministresses* non mariées, vous voyez quelle multitude de propagateurs d'hérésie se sont abattus sur ces pays.

L'Eglise de France est celle qui fait le plus pour la Chine. Je me suis dit: pourquoi sa fille du Canada ne viendrait-elle pas travailler à côté d'elle ici? Le Canada, surtout la province de Québec, a abondance de prêtres.

Je connais le dévouement et l'endurance du prêtre canadien. Je suis sûr que si la situation en Chine était publiée et bien connue, il se trouverait de jeunes prêtres à l'âme ardente et généreuse qui préféreraient se dévouer en Chine que d'être 10 ou 15 ans vicaires dans des paroisses où il se trouvera toujours assez de prêtres pour faire le travail qu'ils laisseraient.

Donc mon désir, le voeu de mon coeur, serait que le cher Canada eut lui aussi son séminaire des Missions étrangères, pour la Chine spécialement. J'espère que les évêques, qui sont des hommes de Dieu, loin de s'opposer à ce projet, le

seco
don
pour

M
Dieu
sacri
cher
Oh!
cuse
tatio

Si
tage
possi
tions
m'ap
que
ment

De
possi
qui
et 20
que
grand
d'hab
viend
serait

L'i
prenc

seconderaient plutôt, sachant bien que pour un sujet qu'ils donneraient aux Missions, Dieu leur en rendrait plusieurs pour eux.

Mais pour établir ce séminaire il faut quelqu'un auquel Dieu mettrait au coeur ce même désir, qui voulût bien consacrer sa vie à cette oeuvre. Mon vénérable ami a pensé, cher Monsieur l'abbé, que vous pourriez être cet homme. Oh! puisse-t-il avoir deviné juste! Vous voudrez bien m'excuser de vous avoir écrit une semblable lettre sur son invitation.

Si vous me faites le plaisir de me répondre que vous partagez mes désirs et mes espérances et que vous ferez votre possible pour les réaliser, j'entonnerai un cantique d'actions de grâces. Et quelle joie ce serait pour moi si vous m'appreniez en même temps que vous vous en occupez déjà, que peut-être vous avez trouvé les premiers moyens et éléments de l'oeuvre.

De mon côté je vous enverrais tous les renseignements possibles sur la Chine. Je connais déjà plusieurs évêques qui ont des vicariats grands comme la province de Québec et 20 fois plus peuplés, qui ne demanderaient pas mieux que de donner un coin de leur domaine deux ou trois fois grand comme le diocèse de Montréal avec plusieurs millions d'habitants, aux premiers missionnaires canadiens qui viendraient avec l'autorisation de la Propagande qui ne serait sans doute pas difficile à obtenir.

L'idéal serait si Mgr l'Archevêque de Montréal voulait prendre cette oeuvre sous son patronage. J'espère aussi

que les vénérables directeurs de Saint-Sulpice, lui serviraient de parrains.

Croyez-moi, cher Monsieur l'abbé, votre bien humblement dévoué en Notre-Seigneur,

F.-M. BERTRAND-COTHONAY, o. p.

P. S.—La province du Tokien est évangélisée par les Dominicains espagnols. Je suis aumônier d'une cinquantaine de français employés à l'Arsenal; mais j'ai mission chinoise attenante, avec école, orphelinat, hospice, etc...

Ce nouveau témoignage, ajouté à tant d'autres, stimulera le zèle des associés de la Propagation de la Foi, et il ne manquera pas d'attirer de nouvelles sympathies à l'heure du nouveau Séminaire des missions étrangères.

Joseph GEOFFROY, prêtre.

A

L

les p
ment

Le
les r
l'alle
de fe
des r
Jésus
perte
l'Egli
rosité
ardeu
d'aut
dité d

Not
d'apô
coeur,
les pé

Cha
d'Eva
dans l
de soi

Adieux à son clocher natal d'un missionnaire du Basutoland

L'EGLISE, à l'heure où la civilisation tourbillonne dans le remou des plaisirs et laisse s'en aller à la dérive les principes de sa foi, stimule plus que jamais le rayonnement au loin des lumières de l'Évangile.

Le grain du divin Semeur étouffe en pays civilisés dans les ronces des frivolités; il faut donc traverser les mers, et l'aller jeter en pleine barbarie sur des rivages de glaces ou de feu, pour y attendre, avec l'espoir de la vie, l'abondance des moissons. Voilà pourquoi, toute émue d'entendre Jésus sangloter au fond des tabernacles, sur l'abandon et la perte des âmes, encore enlisées dans la fange du paganisme, l'Église a tenu en éveil chez les nations catholiques la générosité de leur apostolat. « Prêtez-moi, leur a-t-elle dit, les ardeurs de votre zèle, et j'irai par delà les mers ouvrir d'autres sillons, fallut-il pour les voir arriver à la fécondité des beaux blés d'or, les empourprer de mon sang. »

Notre siècle a entendu l'appel aux âmes. Des milliers d'apôtres se sont levés, la flamme de la vaillance dans le coeur, prêts comme autrefois les paladins antiques, à tous les périls des randonnées de l'apostolat.

Chaque pays s'est fait un devoir d'enrôler ses semeurs d'Évangile, et le Canada, pour conserver toujours intactes dans le coeur de la race la vivacité de sa foi et la bravoure de son sang, s'est fait une gloire de posséder lui aussi en

pays infidèle, un coin de terre, où il enverrait ses enfants jeter à pleines poignées la semence de la parole divine. Depuis il est presque incalculable le nombre de bataillons d'apôtres partis sur les chemins d'exil de l'apostolat.

Il y a quelques jours à peine, deux Oblats de Marie-Immaculée s'embarquaient pour le sud de l'Afrique, où les attendent les âmes du Basutoland. Dans l'espoir d'enflammer l'ardeur de la jeunesse éprise du sacrifice des conquêtes, et d'émouvoir la charité des cœurs généreux, nous ferons revivre une scène d'adieu à son clocher natal, le 26 août dernier, d'un des deux héros du Basutoland, le R. P. Gérard Martin, o. m. i.

7 heures du soir... Depuis bien longtemps la petite église de Sainte-Marie-Salomée (diocèse de Joliette), n'a vu accourir une si grande foule. Le curé avait annoncé peu de jours auparavant le départ pour les missions étrangères d'un enfant de la paroisse, le R. P. Gérard Martin, oblat de Marie Immaculée.

Dans un élan de foi, de charité et d'admiration la paroisse tout entière avait envahi le temple sacré, pour acclamer, dans cette cérémonie d'adieu, la vaillance de son héros. Mgr Forbes, évêque de Joliette, pour donner plus d'éclat à cette fête d'un cachet, si apostolique, voulut bien s'y rendre, escorté d'une vingtaine de prêtres et la présider comme un pasteur au milieu de son troupeau. On récita le chapelet en famille, puis le R. P. Martin monta en chaire nimbé au front de la bravoure des preux de la foi. Tout bruit cesse, les voûtes se taisent d'émotion, les yeux se fixent; à peine entend-on passer dans le calme du silence le soupir de sanglots étouffés. Le missionnaire parle. Sa parole va porter

à t
la
vig
I
C'e
coi
dis
C
fibr
tou
lace
dou
dre
sang
que
E
lèvr
le c
l'he
du C
voir
des
des
piété
de s
des é
les â
Sítio
moi
Le
de so

à tous le feu de son affection, et si parfois elle faiblit sous la montée aux lèvres de la douleur, elle reprend vite la vigueur des âmes fortes.

Il part, il le sait bien, sans espoir d'un prochain retour. C'est l'adieu définitif peut-être à son clocher natal, ce beau coin d'azur du soi canadien où revit pour lui tout le paradis de bonheur de son enfance.

C'est l'heure de la brisure, il faut trancher à même les fibres du coeur, s'arracher aux étreintes de l'amitié, et surtout quitter à tout jamais les douceurs d'un foyer, où l'enlacent, plus fortement que jamais à cette heure d'adieu, les doux liens de l'affection et du sang. Un bon père, une tendre mère, des frères et des soeurs sont là le coeur plein de sanglots, regardant à travers leurs larmes, les traits de celui que peut-être jamais ils ne reverront plus.

Et le jeune héros parle et sans cesse reviennent sur ses lèvres les mots d'adieu. Oh ce mot d'adieu il lui tinte dans le coeur comme un glas ! Mais c'est l'heure des âmes, c'est l'heure d'être vaillant et d'aller sans recul jusqu'au haut du Golgotha boire la coupe du sacrifice. Et il le sera, dut-il voir couler sur son front, couvert des baisers de sa mère, des larmes de sang. Les âmes, ses chères âmes, sont là sur des rivages lointains tendant vers lui des mains pleines de piété, et attendant la fin de leur esclavage de la vaillance de son crucifix d'Oblat. Il faut partir, les âmes se perdent... des âmes toutes rougies du sang d'un Dieu. Il faut partir... les âmes se perdent, et Jésus fait entendre à son prêtre le *Sitio* plaintif de sa tendresse « J'ai soif ! j'ai soif, Donne-moi à boire ! Donne-moi des âmes... des âmes. »

Les mots de reconnaissance... d'attachement au sol... de souvenir de tous ceux qu'il aime reviennent souvent per-

ler sur les lèvres du prédicateur en étincelles d'affection. Non jamais il n'oubliera le beau ciel de sa patrie canadienne !

Quand le missionnaire eut soulagé un peu la flamme d'amour qui lui brûle le coeur, quand en un dernier sanglot il eut redit l'adieu à tous les chers siens, Mgr Forbes se leva de son trône pontifical, et présenta au nom de la paroisse et de tout le diocèse les souhaits les plus affectueux au nouveau missionnaire du sud africain. Tout se trouva parfaitement harmonisé en ce digne prélat, pour pouvoir offrir au courageux exilé de la Croix, dans des paroles de paternelle bonté, tout à la fois comme une gerbe d'affection du clocher natal, un salut d'hommage et d'admiration de tout le diocèse, enfin comme un dernier sourire d'amour du sol canadien.

Pouvait-on oublier dans toutes ces manifestations extérieures de l'amitié Celui qui a dit : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » Non, les coeurs étaient trop tournés vers le ciel, où se dessinait, le grand geste de la Providence, pour ne pas éprouver le pieux désir d'adorer Jésus en son Sacrement d'amour par une bénédiction solennelle. Sa Grandeur Mgr Forbes pontifia assisté du curé de la paroisse M. Carrières, et d'un des frères du missionnaire oblat, M. l'abbé Jean-Louis Martin, vicaire à Berthier.

Puis ce fut la scène toujours si émouvante du baisement des pieds. Un de ses confrères en religion, le R. P. Roméo Beauséjour, o. m. i, lui lut la formule d'obédience par laquelle il lui commande d'aller aux brebis qui se perdent dans la maison d'Israël. Jusqu'ici les lèvres sont restées muettes d'émotion. Maintenant elles vont se pencher avec respect sur les pieds du missionnaire pour les baiser, dans

un
les
tin
I
Sui
fils
pèr
son
I
sai
nai
tôt,
de l
L
Que
nain
L
dev
misi
de l
dier
toug
pau
L
acte
par
L
temj
se p
tent
A

une dernière étreinte d'affection, et pour honorer en eux les pieds mêmes du Grand Mendiant d'Amour de la Palestine.

Là encore l'Evêque voulut donner l'exemple à son diocèse. Suivi de son clergé, il vint se prosterner aux pieds de son fils pour y déposer un baiser d'admiration, le baiser d'un père tout heureux de trouver dans son fils l'héroïsme de son sang.

Les paroissiens vinrent se presser autour de la table sainte pour embrasser le crucifix d'Oblat de leur missionnaire, le beau crucifix d'Oblat aux rayons d'or qui ira bientôt, porté sur la poitrine d'un brave, convertir aux clartés de la foi les assoiffés de lumière du Basutoland.

La pauvreté est l'ennemi de l'apostolat en pays lointain. Que d'âmes se perdent parce que l'indigence des missionnaires ne leur permet pas d'ériger de nouveaux tabernacles!

Les paroissiens de Sainte-Marie-Salomée se firent un devoir d'ouvrir généreusement leur bourse pour aider à leur missionnaire à sauver le plus d'âmes possible; l'abondance de la quête prouva une fois encore que nos paroisses canadiennes sont les greniers de la misère, et se souviennent toujours du pieux adage de la charité: « Qui donne aux pauvres prête à Dieu. »

La cérémonie pouvait-elle se mieux terminer que par cet acte de générosité envers un enfant de la paroisse, devenu par générosité lui aussi, mendiant des âmes?

Lentement, encore tout émotionnée, la foule quitte le temple sacré, des groupes se forment sur le perron de l'église pour échanger leurs impressions, puis peu à peu s'émiettent le long des routes.

A l'église on n'entend plus que la prière de quelques cha-

pelets. Ce sont de saintes mères de famille agenouillées dans la ferveur s'offrant à Dieu pour lui donner elles aussi des héros de l'apostolat.

Et le silence revint au sanctuaire après que les voûtes eurent murmuré une dernière fois comme un prolongement d'adieu du clocher natal: « Partez héros de la bonne nouvelle. Oui partez noble croisé du Christ! partez fier paladin du Roi d'Amour. Partez! les âmes vous attendent... Qu'importe s'il vous faut gravir par la douleur de l'adieu les cîmes du sacrifice. Qu'importe! pourvu que vous puissiez atteindre à ces hauteurs votre idéal d'apôtre missionnaire Oblat de Marie Immaculée. Qu'importe la brisure si de la richesse de son sang jaillit toute une moisson!

Partez! volez à la conquête des âmes! Allez dire au loin de quelle race vous êtes! Allez montrer que vous avez dans le coeur la vaillance de toute une lignée d'ancêtres, les preux de leur époque, dans le devoir et la vertu, et que vous entendez toujours, par la bravoure de votre vie, le blason d'honneur qu'ils vous ont légué.

Partez courageux Oblat de Marie-Immaculée, le crucifix sur la poitrine! Il sera l'épée de vos conquêtes sur les champs de l'apostolat.

Partez! la Congrégation pour le succès de vos combats vous livre le trésor de ses vertus.

Partez! noble fils du sol canadien tenir bien haut et bien ferme le flambeau de l'apostolat pour la gloire du Christ et le renom de bravoure apostolique de la patrie canadienne.



pr
ôm
(M
en
tre
ass
oet
qu
de
pu
pr
gra
I
n'a
n'a
tio

Au secours des missions

Par M. l'abbé Clovis RONDEAU

I

DEVOIR PRESSANT

 EST sur le point de quitter la terre, au sommet d'une montagne de la Galilée, que le Sauveur du monde a promulgué la grande loi de l'apostolat: *Euntes ergo docete omnes gentes*. Allez donc, enseignez toutes les nations. (Math., xxviii, 19.)

Avez-vous remarqué que Notre-Seigneur s'est adressé, en cette grave circonstance, non pas uniquement aux Apôtres, mais encore aux cinq cents disciples auprès de lui assemblés ? C'est qu'Il désirait associer à cette grande oeuvre de l'évangélisation du monde, non seulement quelques particuliers, mais les catholiques de tous les lieux et de tous les temps. Les Apôtres l'ont compris de cette façon, puisque saint Paul, dans ses Epîtres, nous avertit que les premiers chrétiens se faisaient un devoir de coopérer à la grande cause du salut des infidèles.

L'Eglise, héritière de l'esprit et des sentiments du Christ, n'a pas tenu une autre ligne de conduite; son enseignement n'a pas varié sur ce point. Il était donc bien dans la tradition le grand pape des missions, l'illustre Benoît XV, lors-

que, le 30 novembre 1919, il écrivait au monde catholique : « Enfin nous voulons aussi nous adresser à tous ceux qui par l'ineffable miséricorde divine, ont le bonheur de posséder la vraie foi et les biens incalculables qu'elle apporte avec elle. Et tout d'abord qu'ils songent quelle sainte loi les oblige à coopérer à l'évangélisation des infidèles. *Dieu donna à chacun des lois au sujet de son prochain* (Eccl., xvii, 2), lois qui astreignent d'autant plus que les besoins du prochain sont plus pressants. Et quelle partie de l'humanité a plus besoin de secours que les infidèles qui, ne connaissant pas Dieu, sont sous le pouvoir de leurs passions aveugles et effrénées, et sous l'esclavage du démon? » Fort de cette conviction que donne la vérité catholique, Mgr Rossillon, coadjuteur de Vizagapatan, écrivait naguère dans *Les Chevaliers de la Brousse* : « Vous pensez que la conversion du monde n'est que l'oeuvre des missionnaires. C'est là que vous vous trompez... que des millions de catholiques se trompent depuis longtemps... qu'il serait à désirer qu'ils ne se trompent plus! Vous avez tous les lèvres rouges du sang de Jésus-Christ. Or, quand, au baptême, ce sang vous a été appliqué, la grâce divine vous a créés missionnaires. *Mandavit unicuique Deus de proximo suo*. Dieu a voulu que chacun prenne soin de l'âme de son prochain. »

Mais vont dire quelques-uns, est-ce que nous voilà maintenant dans l'obligation de nous exiler, de quitter patrie, parents, amis pour aller porter l'évangile au monde païen? Rassurez-vous, tel n'est pas le cas. Des hommes de bonne volonté qu'on appelle des missionnaires partiront à votre place, ils prendront à leur compte ce devoir, mais parce que ces hommes héroïques s'en iront sur les plages lointaines porter la foi, il ne s'ensuit pas que vous soyez déchargés de

voit
cha
Ro
sio
riè
feu
cel
dev
en
mo
sur
pli
Die
leur
Ma
N
grat
qu'a
c'es
grat
d'un
nou
tion
un j
de v
nous
que
reme
que
cour

ue:
par
der
vec
les
ieu
el.,
ins
ra-
in-
ns
rt
gr
re
la
s.
a-
à
es
e
s-
u
»
-
?
e
»
I

votre obligation. Non, elle demeure tout entière. Elle change de forme, voilà tout. « Il y a cent moyens, dit Mgr Rossillon, d'être missionnaires. Vous ne pouvez être des missionnaires du front? Alors, *soyez des missionnaires de l'arrière*. Vous ne pouvez combattre et mourir sur la ligne de feu? Travaillez au ravitaillement. Tous, vous pouvez faire cela n'est-ce pas? »

A ce devoir de charité s'en ajoute un autre qui est un devoir de reconnaissance. C'est encore Benoît XV qui nous en avertit: « Ceux donc qui se sont dévoués selon leurs moyens pour donner à ces infortunés la lumière de la foi, surtout en soutenant le travail des missionnaires, ont rempli leur devoir en cette affaire si importante et montré à Dieu d'une manière qui lui est particulièrement agréable, leur reconnaissance pour le bienfait de la foi ». (Encyclique *Maximum illud*.)

Nous ne faisons pas attention, nous catholiques, au don gratuit de la foi que nous avons reçu de Dieu, non plus qu'aux bienfaits sans nombre qui en découlent. La raison, c'est que la foi déposée en nous par la grâce du baptême, a grandi avec nous, s'est développée à notre insu, au sein d'une famille et d'une paroisse catholiques, et d'autre part nous n'avons jamais réfléchi à l'état d'ignorance et d'abjection où nous aurions été, si cette foi nous avait manqué. Si un jour, il nous était donné d'être mis en face des infidèles, de voir leur dégradation et leurs misères, oh! combien nous nous estimerions heureux d'être nés dans un pays où, à chaque pas, sont écrits les fastes de l'Eglise et combien nous remercierions le bon Dieu de nous avoir donné la Foi. Plus que toute autre nation nous avons le devoir d'aller au secours des missions. Durant trois siècles, l'Eglise catholi-

que, par ses apôtres, a versé sur notre pays ses dons surnaturels les plus exquis. Le temps est arrivé de faire bénéficier les païens des bienfaits dont nous avons été gratifiés. Ces bienfaits nous les connaissons, ce sont les biens éternels dont parle Lacordaire, la foi, la justice et la civilisation. Malheureusement il est encore trop restreint le nombre de ceux qui ont le sens de leurs responsabilités et songent à donner aux infidèles les secours que l'Eglise, leur mère, réclame avec tant de persistance.

Pourtant, c'est là une question d'importance vitale, de pressante nécessité... « Il n'y a plus à hésiter, écrivait récemment le P. Leyssen, missionnaire en Chine, le pape a parlé et le vingtième siècle doit être et sera pour l'Eglise catholique le grand siècle de mission. Jamais temps n'ont été aussi propices ni aussi décisifs pour les peuples.

« L'univers entier s'ouvre à notre activité et les jours sont passés où les missionnaires devaient mener une vie de catacombe, du fait que l'on déniait à notre foi tout droit de vie.

« La haute valeur de notre civilisation n'échappe plus à l'esprit païen, qui aspire, à une conception plus élevée de la vie. La guerre a mis beaucoup de païens en contact avec l'esprit européen, et l'on se demande si ces païens s'organiseront d'après notre vie extérieure, au seul point de vue matériel, ou bien s'ils accepteront aussi l'âme de notre civilisation, notre foi chrétienne, base de tout véritable progrès. »

Le Dr John Mc.t, appelé le Napoléon des missions protestantes, au cours d'un récent voyage en Chine, a constaté de son côté un réveil et un travail dans les esprits qui l'ont grandement frappé. « Un nouveau courant de pensée, écrit-il, apparaît parmi les professeurs et les étudiants en Chine.

Ils sont occupés par tout un monde d'idées et d'idéals en lutte les uns contre les autres. L'esprit d'investigation, le désir d'évaluer à nouveau toutes choses se manifeste parmi eux. Il n'y a pas de tradition, de sanction ou de pratique sociales, du passé et du présent, qui soient assez sacrées, pour n'être pas mises en question, ou même rejetées, si les étudiants et les professeurs ne peuvent prouver qu'elles ont une certaine valeur et pour l'individu et pour la société. La portée de ce mouvement, dit-il, dépasse de beaucoup la Renaissance européenne, si l'on considère le nombre des gens qu'elle atteint et la variété des domaines auxquels elle touche. »

Mgr Constantini, délégué apostolique en Chine, après avoir pris connaissance de l'état actuel, écrit : « Nous sommes vraiment dans un moment critique, dans des jours de fermentation intérieure et de renaissance. Et la Chine se transformera avec nous ou contre nous : c'est-à-dire, où elle sera sauvée par les principes préservateurs du christianisme, ou elle sera rongée par le matérialisme philosophique. » « La question angoissante qui domine la situation présente, dit le R. P. Leyssen, doit être résolue d'ici dix ans, et la solution doit décider du sort des deux tiers de l'humanité. »

L'Eglise catholique malheureusement n'est pas seule à travailler sur les champs apostoliques d'Asie et d'Afrique. Les mahométans, avec leur morale laxé et séduisante, les protestants avec leurs bataillons de prédicants, lui disputent l'empire spirituel de ces contrées d'avenir. Du point de vue de l'héroïsme et du désintéressement, l'Eglise n'a rien à envier aux autres religions, bien au contraire ; mais sous le rapport des ressources, combien elle leur est inférieure ! Tandis que les missions protestantes disposent de millions

de dollars, la majorité des missions catholiques doivent se débattre avec la détresse. Sait-on que les protestants donnent en moyenne chacun quarante sous par année, tandis que les catholiques donnent à peine quelques sous? N'y a-t-il pas là pour nous le sujet d'une profonde humiliation? N'aurions-nous de l'argent que pour nos amusements, et n'en aurions-nous pas pour remplir nos devoirs de propagateurs de la Foi catholique? Les « coopérateurs de la vérité » seraient-ils moins zélés que les tenants de l'erreur et du mensonge? Le dépôt sacré d'apostolat commis à nos soins serait-il trop lourd pour nos épaules? Dans son émouvant discours de la Pentecôte 1922, Pie XI, qui a hérité de la compassion de son prédécesseur en faveur des missions, découvre ses appréhensions et lance le cri d'alarme. « Tandis que nos troupes splendides sont contraintes de s'arrêter, d'autres accourent sur le champ qui ne leur appartient pas. Ils prennent une place qui ne leur était pas due, ils moissonnent là où ils n'avaient pas semé.

« Que ce spectacle est angoissant! Ce spectacle oppressait le cœur de notre vénéré prédécesseur et père dans le Christ. Son esprit se tournait vers les œuvres missionnaires et appelait le monde entier au secours de ces bienfaisantes institutions.

« Que le monde entende Notre appel et que tous viennent au secours des âmes que Jésus-Christ a rachetées et qui continuent à se perdre, dans l'erreur et dans la barbarie! Que personne n'ait le cœur assez étroit pour ne pas se laisser séduire par les promesses de ce moment solennel. Quelles promesses? Ce sont celles qui impliquent la participation à tant de mérites, au mérite d'un si sublime apostolat, au mérite d'une bienfaisance qui n'a point d'égale, car Dieu

même n'en saurait pratiquer de plus excellente : je veux dire la bienfaisance qui consiste à communiquer le don de la foi... Qu'une seule âme se perde à cause de nos hésitations, à cause de notre peu de générosité ; qu'un seul missionnaire doive s'arrêter pour avoir manqué de ressources que nous aurions pu lui procurer et que nous lui aurions au contraire refusées, c'est là la lourde responsabilité à laquelle nous avons peut-être trop rarement réfléchi dans le cours de notre vie. »

Ce devoir de solidarité dans le Christ, il importe de le crier bien haut à tous les catholiques dont le trop grand nombre malheureusement est uniquement absorbé par la poursuite des plaisirs, des honneurs et des richesses, ou confiné dans les soins d'une besogne professionnelle. Il s'agit d'une oeuvre capitale dont les conséquences pour nous peuvent être incalculables. « Si ces masses profondes de peuples, aussi profondes que l'est le continent noir, aussi profondes que l'immensité de l'Inde et de la Chine », s'organisent en dehors de nous, ne sont pas pénétrées d'idéal chrétien, de foi catholique, elles seront contre nous, elles seront pénétrées d'athéisme et de matérialisme, et un jour viendra où les nations catholiques qui auront failli à leur devoir recevront de Dieu leur châtement.

La gravité du problème ne saurait échapper à personne ; un milliard d'hommes attendent de nous, catholiques, la vérité et le salut. « Pourrions-nous rester indifférents en face de ce lamentable cortège des esclaves de Satan ? Qu'importe la couleur de leur peau ! Ils sont nos frères !... Ils ont été créés par Dieu et pour Dieu, tous ont une âme immortelle. » (Leyssen).

Il est du devoir de chacun de faire sa part. Cette part,

le grand pape Benoît XV l'a marquée en termes clairs et précis. Aux infidèles, nous devons le secours de nos prières, celui de nos ressources, avec le don des missionnaires.

II

PAR LA PRIÈRE

Dans son admirable encyclique du 30 novembre 1919, Sa Sainteté Benoît XV a rappelé au monde ses devoirs à l'égard des missions catholiques. Afin que personne ne soit trompé sur le sens de sa pensée, afin que rien ne puisse être laissé au hasard, il a marqué lui-même le mode de secours. « Il y a trois moyens, a-t-il dit, de donner aux missions le concours que les missionnaires ne cessent de réclamer. » Ces moyens, ce sont : la prière, les aumônes et les vocations missionnaires.

« La première manière, continue-t-il, qui est possible pour tous, consiste à appeler sur les missions les bénédictions divines » Pourquoi Benoît XV donne-t-il ainsi la priorité à la prière ? Pourquoi la place-t-il à la tête des demandes qu'il a formulées ? C'est que lui, chef du royaume de Jésus-Christ sur la terre, il sait la place qu'elle doit tenir dans le domaine spirituel, il sait que la conversion des âmes n'est que l'effet de la grâce de Dieu, et la grâce de Dieu s'obtient par la prière.

« Toute l'activité déployée par le missionnaire, écrit-il, resterait stérile et vaine si la grâce de Dieu ne venait la féconder ; saint Paul nous l'affirme : *C'est moi qui ai semé, Apollon a arrosé, mais c'est Dieu qui a fait croître.* (1 Co., 111-6.) Cette grâce, il n'y a qu'un moyen pour l'obtenir : la prière humble et persévérante. » (*Maximum illud.*)

Il reste donc dans la tradition évangélique, le grand pape des missions, lorsqu'il appuie si fortement sur la prière pour la conversion des infidèles. Qui, en effet, le premier, a demandé des prières à cette louable intention? N'est-ce pas le Sauveur lui-même, quand il a ordonné de prier pour la multiplication des vocations? *La moisson est abondante, s'est-il écrié, les ouvriers sont peu nombreux. Priez donc le Maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers pour la recueillir.* (Math., ix, 38.)

Saint Paul de son côté fait de pressantes exhortations auprès de ses frères, afin de les engager à prier pour le salut du monde. « Je vous conjure par-dessus tout, écrit-il à son disciple Timothée, de faire adresser à Dieu des supplications, des prières, des demandes... pour tous les hommes. Car c'est une chose bonne et agréable à Dieu qui veut que tous les hommes soient sauvés et arrivent à la connaissance de la vérité. »

Saint François-Xavier, l'apôtre intrépide des Indes et du Japon, ne manquait jamais, dans les lettres qu'il adressait à ses frères d'Europe, de solliciter l'aumône de leurs prières. « Malgré mon indignité, faites-moi le plaisir de vous souvenir de moi dans vos prières, et j'espère servir Dieu et planter l'étendard de la foi chez les idolâtres... J'espère aussi que les mérites et les prières de la sainte Eglise et de tous les membres vivants, desquels vous êtes, inclineront Jésus-Christ à user de moi, tout méchant serviteur que je suis, pour semer son évangile sur cette terre infidèle.»

L'on a dit bien souvent que sainte Thérèse, au fond de son cloître, convertissait plus d'âmes par ses prières que les missionnaires par leurs prédications. Disons plutôt, fait remarquer le chanoine Bouquet, que les prières de la sainte

attiraient des grâces de choix sur les prédications des missionnaires dont l'action sur les âmes devenait par là irrésistible.

Pour nous bien convaincre du désir que Dieu a de nous voir appliquer nos prières à la conversion du monde, nous n'avons qu'à relire la révélation qu'il fit un jour à sainte Catherine de Sienne : « La misère spirituelle des hommes est si grande que vous ne sauriez trouver une expression pour la dépeindre. Pleurez donc, car c'est aux supplications et aux sanglots de ceux qui m'aiment que j'accorderai le salut du monde. C'est là ce que je ne cesse de vous demander, à vous et à tous mes fidèles serviteurs. » D'après les données de la foi, il est absolument certain que Dieu veut le salut de tous les hommes sans exception. Ce qui est sûr également, c'est qu'Il veut que nous soyons « les coopérateurs de la vérité », ses instruments de salut. C'est Dieu qui touche les coeurs, qui agit sur les âmes, qui convertit; Il a voulu toutefois faire découler ses grâces de conversion de nos prières et de nos supplications.

La prière de plus n'a-t-elle pas reçu de Dieu la promesse d'une force conquérante? Qu'a dit le Maître, alors qu'il était sur la terre? «*Pour tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom, il vous l'accordera.*» (Joa., xvi, 23.) « S'il est une intention pour laquelle nos prières sont assurées, ou jamais, d'être exaucées, dit Benoît XV, c'est bien celle des missions, intention essentielle et plus que toute autre agréable à Dieu. Autrefois, pendant qu'Israël luttait avec les Amalécites, Moïse, au sommet de la montagne, les bras levés, implorait l'appui du ciel; de même, pendant que les ouvriers évangéliques arrosent de leurs sueurs la vigne du Seigneur, les chrétiens doivent leur assurer le réconfort de leurs ferventes prières. »

Notre Saint-Père le Pape ajoute que c'est pour permettre aux catholiques de bien remplir ce rôle de priants que l'Oeuvre de l'Apostolat de la Prière a été fondée. Aussi la recommande-t-il fortement aux fidèles et les engage-t-il de s'y affilier, afin que chacun puisse collaborer, sinon de fait, au moins de coeur, à l'oeuvre des missions.

Cette oeuvre qui tenait tant au coeur de Benoît XV, son successeur sur le trône de saint Pierre l'a adoptée avec non moins d'ardeur. Comme preuve de sa paternelle bienveillance, il honorait récemment d'une bénédiction particulière l'intention générale de l'Apostolat de la Prière pour les mois de juillet et de septembre : « Le recrutement des missionnaires pour les terres d'infidélité et la conversion de la Chine. »

Un protestant très dévoué aux missions de sa secte prononçait récemment les paroles suivantes : « Notre coopération pour les missions serait fort piètre, si elle n'avait que des donateurs, et pas d'hommes qui prient. » Malheureusement cette réalité n'est que trop vivante chez eux : les missionnaires protestants se fient plus à leurs sacs d'écus qu'à leurs prières et à celles de leurs frères. Aussi, eux qui avaient tablé sur leurs millions pour convertir le monde, qui avaient marqué d'avance le nombre d'années nécessaires à cette fin, sont forcés aujourd'hui de désenchanter. Ils font sans doute un grand nombre d'adeptes, ils admettent volontiers que les résultats sont loin de répondre à leurs efforts. « La prière, dit le Père Leyssen, est le plus puissant levier, et la grâce de Dieu seule convertit les âmes. »

Les missionnaires de tous les temps l'ont compris ainsi, eux qui ont toujours attribué à la prière le succès de leurs efforts. Ceux d'aujourd'hui ont les mêmes sentiments. Je

n'en veux pour preuve que la croisade pacifique entreprise il y a quelques mois par le R. P. Gasperment, jésuite, en faveur de la Chine. « Si nous priions pour la Chine, écrit-il, nous hâterions l'entrée d'une multitude de païens dans la Sainte Eglise et nous répondrions ainsi au désir formel de Notre-Seigneur. Enrôlons-nous pour cela dans la nouvelle croisade. Il ne s'agit plus d'aller délivrer le tombeau du Christ; il s'agit de délivrer la terre de Chine; Notre-Seigneur est le roi du monde et ici sa royauté n'est pas reconnue. Que faut-il donc faire? Prendre en mains l'arme du combat qui est la prière. Qui d'entre nous refuserait à sauver tant d'âmes, et cela sans quitter sa patrie, ni parents, ni amis? Qui ne voudrait participer à l'honneur et au mérite d'être missionnaire de Chine dans la mesure des forces et des loisirs que lui laisse son devoir d'état? »...

Cette croisade de prières, elle est à la portée de tous. Les associés de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi voudront bien pour cela être fidèles à la prière exigée d'eux chaque jour. « Les prières jaculatoires, dit le Père Leyssen, que demandent quotidiennement de leurs membres les deux grandes oeuvres des missions (Sainte-Enfance et Propagation de la Foi) ont peut-être rapporté plus de fruits que les petites cotisations qui sont exigées. » Les âmes généreuses ne se contenteront pas de ce minimum. Elles voudront faire davantage. Qui les empêche en effet d'offrir plusieurs fois par semaine à cette fin leurs prières du soir ou du matin? Pourquoi les personnes qui font la communion quotidienne n'offriraient-elles pas leur communion du lundi pour les missions? Qui ne peut pas offrir les mérites d'un jour, d'une semaine à cette louable intention? D'autres voudront faire encore mieux. Elles offriront les oeuvres d'une année,

de
inf
C
a d
qu'
N'e
plu
leur
bier
est
l'esj
du f
de l
rêts
nou
res,
vien
et ir
U.
qui
repr
de n
avoi
des r
chac
sible
tre d
des s
l'équ
mess
mins

de leur vie entière et même leur mort pour le salut des infidèles.

Cette prière pour le salut des âmes, n'est-ce pas ce qu'il y a de plus élevé, de plus grand devant Dieu? Pour nous, qu'est-ce qui fait l'objet le plus habituel de nos demandes? N'est-ce pas nos besoins matériels, les intérêts d'un égoïsme plus ou moins dissimulé? Quels sont ceux qui songent à leurs intérêts éternels et à ceux de leurs frères? Oh! combien nos vues sont étroites et bornées, combien notre idéal est peu élevé! Comme il nous manque l'esprit du Christ et l'esprit de l'évangile. Ah! si nous avions la foi, selon le mot du Sauveur, gros comme un grain de sénevé, nous cesserions de limiter nos demandes à nos petites personnes, à nos intérêts pécuniaires. Notre coeur embrasserait le monde entier, nous voudrions voir Dieu connu et servi partout. Nos prières, au lieu d'être des formules mortes sur nos lèvres, deviendraient des traits enflammés qui pénétreraient le ciel et iraient au coeur de Dieu même.

Une louable initiative qui ne manque pas d'originalité et qui répond bien aux désirs de Notre-Seigneur et de son représentant sur la terre, a été entreprise, au cours du mois de mai dernier, au sein d'un pensionnat de jeunes filles, avoisinant Montréal. C'est un concours de prières en faveur des missions. Le cours entier a été divisé en quatre équipes, chacune s'efforçant d'accumuler la plus grande somme possible de prières et d'oraisons jaculatoires en faveur du centre d'évangélisation qu'elles avaient choisies. Or, le nombre des aspirations pieuses s'éleva à près de quatre millions et l'équipe Saint-François-Xavier pour sa part présenta 725 messes entendues, 602 communions, 618 chapelets, 172 chemins de la Croix et 644 saluts du saint Sacrement. Tous

ceux qui liront ces lignes s'uniront certainement à nous pour féliciter les tenants d'une telle générosité et feront des vœux pour que tous nos séminaires, nos collèges, nos pensionnats et nos écoles fassent le même geste au cours de la présente année scolaire. Quelle pluie de bénédictions tomberait sur les terres arides de l'infidélité, quels fruits à espérer si la jeunesse canadienne tout entière se liguait pour faire violence au Ciel et lui demander la conversion de tant de petits frères et de petites soeurs éloignés de la voie du salut.

Ces prières, comme celles de tous les fidèles, doivent être adressées d'abord à Notre-Seigneur qui semble, en ces temps difficiles, avoir des desseins particuliers de miséricorde sur les païens. En 1898, il demandait la consécration du genre humain à son Sacré-Coeur, « afin que les enfants non encore nés, mais déjà destinés à faire partie de l'Eglise, c'est-à-dire les païens, reçoivent la grâce plus vite. »

La vie d'exilés des missionnaires leur fait tendre les bras vers une mère qui leur rappelle leur mère d'ici-bas. Ils l'appellent leur reine. C'est en effet la reine des apôtres: *Regina Apostolorum*. Prions-la pour ces exilés volontaires qui combattent et souffrent là-bas. Elle est aussi la mère des malheureux. Demandons-lui qu'elle arrache des griffes de satan, ces pauvres païens et qu'elle leur donne la liberté des enfants de Dieu.

Il est une petite Soeur que les missionnaires se plaisent à invoquer et à prier pour le succès de leurs travaux, c'est la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus. Avant de s'en aller à jamais, elle avait dit: « Après ma mort, je reviendrai sur la terre pour aider les prêtres, les missionnaires. » Et elle tient parole. « Quand le missionnaire se trouve en

face
d'ei
ray
C
Bae
fica
Pet
rêve
par
tant
celu
la p
pou
sans
les
«
Peti

La
au r
man
ress
tout
du f
taux
dons
pern
L'

face de milieux que son zèle ne peut atteindre, dit l'un d'eux, il envoie la « Petite Soeur » en avant. Comme un rayon de soleil, elle pénètre. L'oeuvre de Dieu s'accomplit.»

Oui, aimons à répéter la prière que lui adressait le Père Baeteman, missionnaire lazariste, au lendemain de sa béatification. « Et maintenant que vous êtes sur les autels, Petite Soeur, aidez vos frères les missionnaires à réaliser le rêve qui fut le vôtre. Priez pour eux ! Priez pour celui qui part le coeur meurtri... pour celui qui arrive et souffre tant à s'acclimater ! Priez pour celui qui travaille... pour celui qui pleure... pour celui qui lutte... pour celui que la persécution a brisé... pour celui que l'inaction ronge... pour celui que la pauvreté paralyse... pour celui qui sème sans espoir de voir la moisson... pour celui qui est dans les fers... Priez pour celui qui meurt !

« Petite Fleur, jetez sur nous les pétales de vos roses ! Petite Soeur, aidez vos frères lointains ! »

III

PAR LES AUMÔNES

La dernière demande que Sa Sainteté Benoît XV a faite au monde catholique en faveur des missions a été une demande d'aumônes. « Il faut, aux missions, a-t-il écrit, des ressources, des ressources considérables, aujourd'hui surtout, qu'elles ont à faire face à des besoins infiniment accrus du fait de la guerre qui a tout ruiné et détruit : écoles, hôpitaux, hospices et autres dispensaires gratuits. Nous demandons donc à tous de se montrer aussi généreux que le leur permettent leurs ressources. »

L'aumône est un devoir, elle peut devenir un devoir

grave, eu égard aux circonstances. Dieu est le maître absolu de tous les biens terrestres. S'il en confie la possession aux hommes, c'est, selon l'ordre de sa Providence, pour subvenir à leurs besoins. Entre les mains du riche comme entre les mains de celui qui l'est moins, ces biens sont un dépôt destiné à pourvoir à leurs nécessités d'abord, à celles du prochain ensuite, et l'obligation grave de secourir ses frères existe toujours lorsque ceux-ci sont placés dans un extrême ou une quasi extrême nécessité. Tel est l'enseignement catholique, enseignement basé sur l'Écriture et sur la raison. *Il faut*, dit saint Jean, *aimer son prochain, non seulement en paroles... , mais en oeuvres et en vérité. Si quelqu'un*, ajoute le même apôtre, *pourvu des biens de ce monde, ferme son coeur à son frère qui est dans le besoin, comment est-il possible que l'amour de Dieu demeure en lui.* (Joa., III, 17.) Saint Jean parle ici sans doute du secours à apporter aux pauvres, aux déshérités de la fortune. « Quand il s'agit des missions, dit Benoît XV, le précepte de la charité revêt un caractère bien plus sacré encore : il ne s'agit plus seulement de diminuer les privations, le dénûment et le cortège des autres souffrances qui accablent d'innombrables populations, mais encore et surtout d'arracher cette foule d'âmes à l'orgueilleuse tyrannie du démon pour leur donner la liberté des enfants de Dieu. »

Le grand motif qui doit nous porter au secours des missions, c'est le salut de tant d'âmes qui se perdent et que nous pourrions sauver. « Je ne comprends pas qu'on soit un catholique complet, a dit Augustin Cochin, sans soutenir énergiquement dans les régions encore fermées à l'Évangile les hommes, nos frères et nos modèles qui propagent la vérité par le martyre. Leur parole répand la vérité, leur

vie
qui
par
frèr
de
P
Die
d'a
tou
sent
enti
«
15,0
ren
cell
qui
«
chai
misi
«
ne
ress
A
mai
leur
«
aut
«
lent
l'isc
«

vie la prouve. » « Un chrétien, dit à son tour le Père Faber, qui se contente de remplir avec une certaine ponctualité la partie rituelle de sa religion, sans se soucier du salut de ses frères, ni d'étendre le règne de Dieu est une contrefaçon de chrétien. »

Pour les catholiques que ne touchent point la gloire de Dieu et le salut des âmes, nous aurions mauvaise grâce d'apporter les sacrifices, et les privations des missionnaires; toutefois un coeur qui n'est pas entièrement fermé à tout sentiment d'humanité ne devrait pas refuser de les faire entrer en ligne de compte.

« Dans les brèches païennes, dit Mgr Rossillon, il y a 15,000 prêtres, 5,000 frères et 45,000 religieuses qui ont renoncé à ce que vous appelez « vivre sa vie » pour vivre celle des gueux et des misérables; qui ont renoncé à tout ce qui fait la vie douce, facile et heureuse... »

« Ils ont fait cela pour s'immoler au bonheur du prochain, pour agoniser jusqu'à la mort sous le poids des misères d'autrui.

« Et cette phalange des broyés, des immolés volontaires ne vous dirait rien? Vous passeriez devant eux sans rien ressentir au côté gauche? »

Ailleurs il écrit: « Tandis que vous faites fête dans vos maisons confortables, eux, luttent, sevrés de toute joie, dans leurs huttes de terre et de bambou.

« Tandis que le bien-être et la santé nouent leurs fleurs autour de vos fronts, la fièvre les tord sur leur lit de camp... »

« Tandis que dans le cercle de la famille, vos jours coulent heureux, les leurs se consomment dans la solitude et l'isolement... au pied de la Croix!

« Pour bercer vos coeurs et vos âmes vous avez les dou-

ceurs de la Patrie. Eux s'en vont vers Dieu dans les bras de la pauvreté et de la souffrance... y songez-vous quelquefois?...

« Si vous y pensiez souvent, sérieusement..., si avec eux, vous vous y mettiez pour de bon..., le monde serait plus vite converti! »

En effet à qui appartient-il d'aller au secours de ces missionnaires, de ces exilés volontaires, si ce n'est à leurs frères qui sont restés au foyer et qui vivent souvent dans l'abondance de toutes choses. Et s'ils tendent si souvent la main, n'allez pas croire que c'est par pur plaisir; non, ils aimeraient bien mieux, ainsi que s'exprime l'un d'eux, prendre un autre ton dans leurs lettres et dans leurs discours. S'ils parlent ainsi, c'est que l'amour de Jésus-Christ les presse, c'est qu'ils voient autour d'eux de pauvres âmes qui périssent chaque jour. « Vers qui tourneraient-ils leurs regards, ces missionnaires, si ce n'est vers les catholiques du pays qu'ils ont quitté. » (Leyssen.)

Les protestants sur ce point sont pour nous un exemple, un grand exemple. Depuis un siècle seulement qu'ils s'intéressent à l'apostolat des païens, quel chemin ils ont parcouru! Nous devons en cette époque évangéliser le monde, a dit le Dr Mott, il y a 35 ans, et à ce mot d'ordre a répondu la mobilisation des volontaires et des ressources. Les protestants sont aujourd'hui partout. Les glaces polaires les ont vus, grâce aux bons offices de leurs coreligionnaires, capitaines de bateaux. Le continent noir les voit sous les ardeurs tropicales. La Chine, le Japon et les Indes voient chaque jour leurs bataillons de prédicants aborder à leurs rives. C'est surtout aux Etats-Unis que le mouvement a pris le plus d'ampleur. Le *Mission Volunteer*

mo
na
sai
au
à e
mil
lèg
fab
per
teu
U
imp
cré
mis
les
L
par
Hol
Sur
nom
jour
Si
son
tant
les
1897
anné
leme
socié
conf
lars

movement, a envoyé pour sa part, en 50 ans, 7,656 missionnaires. En la seule année 1917, 600 missionnaires traversaient les mers. Pour avoir une idée du zèle qu'ils apportent au recrutement, qu'il suffise de rappeler que les baptistes à eux seuls, paient chaque année les frais d'instruction de mille étudiants en théologie et de quinze cents élèves de collège. En 1921, les protestants des Etats-Unis ont résolu de faire un immense effort pour doubler le nombre de leur personnel qui se chiffre à 100,000, y compris les coopérateurs indigènes.

Une initiative nouvelle à laquelle ils attachent une grande importance, a été inaugurée il y a quelques années, c'est la création d'une école de médecine qui préparera des docteurs missionnaires. D'ici, quatre ans, ils prétendent jeter sur les terres d'infidélité un millier de ces apôtres, dernier style.

Les Etats-Unis malheureusement ne sont pas seuls à préparer des missionnaires. L'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande, etc, fournissent de leur côté de forts contingents. Sur tous les vaisseaux qui quittent les ports d'Europe, le nombre des prédicants protestants dépasse presque toujours celui des missionnaires catholiques.

Si l'on en vient aux ressources, il n'y a pas de comparaison qui tienne entre celles qui sont fournies par les protestants et celles qui sont fournies par les catholiques. En 1882, les protestants recueillaient sept millions de dollars; en 1897, ils en recueillaient quarante. Et depuis, chaque année les aumônes ont continué à grossir, « Pourquoi actuellement faut-il qu'en face des 125,000,000 de francs des sociétés bibliques anglaises, des 25,000,000 de dollars, des confessions protestantes américaines; des 110,000,000 de dollars réunis récemment, par les méthodistes; des 1,300,000,

000 de dollars votés en janvier 1920, à Atlantic City, par les délégués des 32 confessions protestantes, la Foi catholique, apostolique et romaine, n'ait à aligner que ses 20 petits millions.» (Abbé don Ls Brun, trappiste.) Pourtant le nombre des catholiques sur la surface du globe l'emporte sur le nombre des protestants. Il n'est pas jusqu'au Canada où les protestants montrent leur prosélytisme pratique. A une récente réunion, les méthodistes votaient à Toronto, sans une voix discordante, une somme équivalente à dix pour cent de leurs revenus annuels en faveur des oeuvres de mission.

Une constatation bien propre à attrister tout coeur bien né, c'est qu'avec ces millions, les protestants construisent des universités et des écoles et sont en train de s'emparer de l'élite des pays orientaux. Aux Indes, ils possèdent avec plusieurs universités, 141 collèges et 15,000 écoles primaires. Les catholiques ne possèdent que 7 collèges et 3,200 écoles. En Chine, ils possèdent dix universités appuyées par 150 écoles moyennes et 20 instituts de médecine équipés à l'euro péenne et fréquentés par 25,000 étudiants. Les catholiques n'ont à leur opposer qu'une seule université, l'Aurore, de Shanghai, dirigée par les Jésuites, une école des hautes études industrielles et commerciales et une douzaine de collèges et écoles supérieures. D'autre part les étudiants chinois et japonais envahissent les universités d'Europe et d'Amérique et vont puiser là « avec un amoralisme lamentable un athéisme radical ». Les futurs chefs de la Chine et du Japon seront les étudiants d'aujourd'hui, et il est fort à craindre que ces pays ne se forment à leur image et ressemblance.

Les Souverains Pontifes ont donc bien raison d'élever la

vois
leu
mot
app
les
vier
d'ai
cha
Sait
lion
Eta
fum
sout
cath
une
dire
la e
qu't
res.
jour
mon
sion
men
Mon
Out
vine
d'hu
L
resse
vres
cèses

voix et de rappeler les catholiques de nos jours au sens de leurs responsabilités. Tous missionnaires! Tel doit être le mot d'ordre des temps présents. Que ceux qui ne sont pas appelés à traverser les mers, fournissent aux missionnaires les ressources qui leur sont nécessaires. Et que l'on ne vienne pas objecter, que c'est impossible, qu'il n'y a pas d'argent, alors qu'on voit des sommes énormes s'engouffrer chaque année dans le budget du luxe et de la sensualité. Sait-on qu'au Canada, il s'est dépensé en 1921, pour 80 millions de dollars de bonbons et de chocolâts! Sait-on qu'aux Etats-Unis il se dépense pour 900 millions d'articles de fumeurs. En certains pays, il suffit de 50 personnes pour soutenir un cabaret. Si l'on considère les dons actuels des catholiques, combien faudrait-il de personnes pour soutenir une mission? Nous devons l'avouer, jusqu'en 1919, c'est-à-dire jusqu'au moment du cri d'alarme, lancé par le chef de la catholicité, les populations catholiques n'avaient prêté qu'une oreille distraite aux appels réitérés des missionnaires. Mais voici que semblent se lever pour les missions des jours remplis d'espérance. La parole du pape a ébranlé le monde. De toutes parts ont surgi des séminaires de missions étrangères, et pour les soutenir, les aumônes ont commencé d'affluer; au Canada a été créé le séminaire de Montréal, (dont le siège est actuellement au No 300, avenue Outremont, à Outremont), par NN. SS. les évêques de la province de Québec, et celui d'Almonte, (transporté aujourd'hui à Scarboro, Ont.), fondation du Père Fraser.

L'union missionnaire du clergé, qui a pour but d'intéresser, par l'intermédiaire du clergé, les fidèles aux oeuvres de mission, a rallié la majorité des prêtres de nos diocèses. A Montréal, plus de 400 prêtres se sont enrôlés à

l'occasion des retraites pastorales. Dans toute la province de Québec, sous la poussée de nos évêques, l'oeuvre de la Propagation de la foi tend à reprendre au foyer la place qu'elle avait désertée. L'oeuvre de la Sainte-Enfance, réorganisée au diocèse de Montréal par les soins des Soeurs missionnaires de l'Immaculée-Conception, a rapporté en 1922, \$19,041.22, comparativement à \$3,448.75 en 1917. Que l'on n'ait point peur que ces aumônes nuisent aux oeuvres paroissiales. « Pouvoir donner, a dit quelqu'un, est un don, et mieux un art qui s'apprend par l'exercice et la répétition. Quand donc un missionnaire recommande son oeuvre, il ne veut faire aucune concurrence, mais il veut qu'on accorde une certaine somme du budget des dépenses annuelles, pour l'oeuvre des missions, lesquelles restent toujours la grande artère de l'Eglise catholique. Jamais les oeuvres locales ne fleuriront, si on veut les maintenir à l'exclusion des intérêts les plus grands de l'Eglise. L'expérience le prouvera bientôt. Là où l'oeuvre des missions est à l'honneur, là aussi les coeurs s'ouvriront pour subvenir aux besoins locaux. »

Le total des sommes recueillies par les Oeuvres de la Sainte-Enfance et de la propagation de la foi ne serait toujours que peu de choses en comparaison des sommes colossales versées par les protestants; il faut que le riche catholique apprenne à poser des gestes de générosité, eu égard à sa fortune, égaux, sinon supérieurs à ceux de ses frères séparés. N'a-t-on pas vu, en 1909, un Américain, John Kennedy, donner 4 millions de dollars pour les missions. Rockefeller n'a-t-il pas versé un million pour l'établissement d'une université à Tokio? Qu'ils soient donc révolus les temps où les riches passaient indifférents à côté

des oeuvres apostoliques. Qui ne pourrait pas verser chaque année quelques dollars, surtout ceux qui font tant de dépenses inutiles? Le pape a parlé, et c'en est assez pour que chacun se décide à donner selon son état de fortune.

A ceux qui sont placés sur un théâtre plus élevé, de rappeler aux catholiques leurs obligations, de porter sur tous les terrains l'éducation missionnaire. Les journaux, les prêtres, les éducateurs, les parents peuvent sur ce point accomplir un travail effectif. Les journaux vraiment dignes de leur titre de catholiques ont fourni jusqu'à ce jour un appui très ferme. Grâce à une direction sage et éclairée, grâce à la diffusion de la littérature missionnaire, un esprit nouveau se fait jour chez la jeunesse, inspireur de générosités et de vocations missionnaires. Il importe de donner à ce mouvement toute l'ampleur qui convient, et nous espérons que tous ceux qui ont charge d'âmes continueront ce qu'ils ont si bien commencé.

Si tous accomplissent leur devoir, non seulement les missions se relèveront promptement des ruines de la guerre, non seulement elles lutteront à armes égales contre la propagande protestante, mais sur ces rives lointaines elles verront les fleurs les plus exquisés de la civilisation chrétienne s'épanouir, elles recueilleront une ample moisson d'âmes.

Paroisse de Saint-Placide	20.00
Anonyme de Québec	16.00
Paroisse Saint-Janvier	15.00
Paroisse de Repentigny	12.00
Un futur missionnaire	11.00
Paroisse de Saint-François-de-Sales	10.00
M. J.-Ovide Perrier, Saint-Jacques-le-Mineur	10.00
Fraternité Tiers-Ordre de Ste-Rose-de-Laval	10.00
Mme Flavien Bourgon, St-Télesphore (Soulanges)	10.00
M. Alfred Lirette, séminaire de Québec	10.00
M. Alfred Julien, avocat, Montréal	10.00
Mlle Azilina Lebeau, Montréal	6.00
Un ami de l'oeuvre	5.00
M. F.-X. Séguin, Windsor, Ont.	5.00
M. Oscar Girard, Tégumseh, Ont.	5.00
M. Joseph Renaud, Sainte-Anne-des-Plaines	5.00
M. le curé Camille Desrochers, Lachenaie	5.00
M. le curé Cuthbert Poirier, Strathmore	5.00
M. l'abbé Lucien Gauvreau, ptre, Lévis	5.00
Mme E. Galarneau, L'Assomption	5.00
M. G.-A. Paradis, Québec	5.00
Mme Ed. Lapierre, Waterloo	5.00
Mme A. Dumont, Montréal	5.00
Petite Servante de Saint-Antoine	5.00
Anonyme de Sainte-Foy	5.00
Mlle Jeanne Laber, Pointe Saint-Charles	3.50
M. F.-X. Séguin, Windsor, Ont.	2.00
Mme Aldéric Gauthier	1.00
M. L.-J. Boileau, N. P., Montréal	1.00
Anonyme, Lanoraie	1.00
Mlle Marie Desrosiers, Lanoraie	1.00

Mme Joseph Beausoleil, St-Félix-de-Valois . . .	1.00
Un Ami	1.00
Enfant de Marie50

Dépôts à fonds perdus :

M. l'abbé Z.-B. Décary, ancien curé, Biddeford, Me	\$2,000.00
M. l'abbé Joseph Desrosiers, ancien curé, Joliette	1,000.00
M. l'abbé Edmond Dacier, ancien curé, Ottawa .	1,000.00
M. l'abbé Omer Plante, curé, Beauport . . .	1,000.00
Mme Mathilde-L. Drolet, Québec	1,000.00
Mlle Elodie Rabeau, Saint-Constant	1,000.00

lè
et
pa
m
ex
av
dè
d'
Si
V
ap
pu
Te
à
ce
jo
V
ur
pl
es
gu

Quatre nouveaux évêques missionnaires français

Le vicaire apostolique du Togo français

Mgr Jean-Marie Cessou est né à Quimper (Finistère) le 18 décembre 1884, il fut ordonné prêtre le 19 juillet 1908 et fit partie du premier contingent de missionnaires envoyés par la Société des Missions Africaines de Lyon, dans la mission de Libéria. Mobilisé en 1914, il fit partie du corps expéditionnaire français au Cameroun. Rentré en France avec le corps expéditionnaire et démobilisé en 1919, il fut désigné pour la mission du Bénin et nommé supérieur d'Albéokuta. En janvier 1921, il fut nommé par le Saint-Siège, administrateur du Vicariat apostolique du Togo. Vrai tempérament de missionnaire, animé d'un zèle ardent appuyé sur une piété solide et profonde, doué d'une grande puissance de travail, Mgr Cessou se mit dès son arrivée au Togo au relèvement de cette mission qui avait eu beaucoup à souffrir du fait de la guerre. C'est en pleine période de ce travail de relèvement heureusement mené jusqu'à ce jour, que le Saint-Siège daigne lui confier la charge de Vicaire apostolique et l'élever à la dignité épiscopale. C'est une grande joie pour ses confrères ainsi que pour les néophytes et les catéchumènes du Togo français. Mgr Cessou est titulaire de la Médaille des colonies et de la Croix de guerre.

* * *

Le vicaire apostolique de la Basse Volta

Mgr Auguste Hermann, élu Vicaire apostolique de la Basse-Volta, est né à Turkheim (Haut-Rhin), le 8 décembre 1879. A la fin de ses études secondaires qu'il fit au Petit Séminaire de Clermont-Ferrand, il entra au Séminaire des Missions africaines de Lyon, où il fut ordonné prêtre le 20 juillet 1902. D'abord professeur à Clermont, puis à Cork (Irlande), il fut en 1904 affecté à la mission du Bénin. En 1914, il fut attaché comme aumônier militaire au corps expéditionnaire anglais au Cameroun. Mobilisé dans l'armée française, en 1916, il fit campagne sur le front français, s'y dévoua avec courage et fut décoré de la Croix de guerre. Rentré au Bénin en 1919, il y fut chargé de la fondation d'une nouvelle mission dans la région de l'Ekiti: en moins de deux ans, il y érigea 15 stations. Il projetait de nouvelles créations lorsque le choix du Saint-Siège est venu le désigner pour une charge plus importante et couronner une vie toute de zèle, d'ardeur, de piété et de dévouement, consacrée à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

* * *

Le vicaire apostolique du Maroc français

La Sacrée Congrégation de la Propagande vient de détacher du vicariat apostolique de Tanger, au Maroc, la zone d'occupation française pour l'ériger en vicariat apostolique indépendant. Le Père Colomban Dreyer, Franciscain français, est nommé vicaire apostolique de ce nouveau vicariat, avec résidence à Rabat.

Mgr Colomban Dreyer est né à Roshel (Bas-Rhin, diocèse de Strasbourg), le 15 février 1866.

A la guerre de 1870, sa famille émigra en France et se fixa dans les Vosges.

Maître des novices à Amiens en 1892, gardien de ce même couvent en 1894, le Père Colomban fut envoyé au Canada en 1895 comme gardien du couvent de Montréal et commissaire provincial pour les fondations canadiennes-françaises. Elu ministre provincial en 1905, il le resta, jusqu'en novembre 1911, date à laquelle il fut appelé à Rome par le pape Pie X, en qualité de définiteur général de l'Ordre franciscain. Réélu à la même charge en 1915, il fut alors nommé consultant de la Sacrée Congrégation des Religieux.

Rentré en France après le Chapitre général de son Ordre, en mai 1921, il exerçait à Paris la charge de commissaire général de Terre Sainte et de procureur des missions franciscaines.

* * *

Le vicaire apostolique de Canton

Le R. P. Fourquet, des Missions étrangères, vient d'être élevé à l'épiscopat et nommé vicaire apostolique de Canton (Chine).

Depuis le départ de Mgr de Guébriant, nommé Supérieur général des Missions étrangères, le P. Fourquet administrait le vicariat apostolique de Canton. Le nouvel élu est originaire d'Eus, canton de Prades, dans les Pyrénées-Orientales.

ASIE

Le protestantisme en Chine

Ses ressources et ses progrès.

A la suite de la conférence qu'ils ont tenue à Shanghai, en mai 1922, les protestants de Chine ont publié un volume d'où nous avons tiré les renseignements suivants :

Le personnel des pasteurs protestants étrangers — européens ou américains — se monte à 1,310; les médecins sont 348 et les doctoresses 116; les femmes au service de la mission, mariées ou non — ces dernières sont appelées « soeurs » — et les infirmières sont 4,141; ce personnel européen est divisé en 130 sociétés missionnaires, avec lesquelles 36 autres sociétés ou unions ont des relations plus ou moins étroites. En 1900, il y avait seulement 61 sociétés.

Le personnel chinois se distribue ainsi: 1,065 pasteurs, 7,850 personnes employées à divers offices, 2,628 membres du corps médical et 2,341 femmes.

Les chrétiens comprennent 345,854 communicants, ce qui, avec les enfants baptisés, donne un total de 618,611 per-

so
19
17
co
a
70

ric
do
of
2,
en
tiv
Si,
me
élè
les
étu
me
de
0
de
Ch
les
mu
bre
Let
car
test

sonnes. En 1900, les communiants étaient 85,000 et en 1913, 207,970; de 1917 à 1920, il y a une augmentation de 17,851 membres. Les noyaux les plus importants se rencontrent dans les provinces de la côte orientale; le Fokien a 86,094 protestants, le Quangton 78,519 et le Kiang-sou 70,084.

Les écoles : 5,637 écoles élémentaires, 962 primaires supérieures, 291 écoles secondaires. Le haut enseignement est donné par une fédération de quatorze collèges (Association of Christian Colleges and Universities) avec un total de 2,017 étudiants. Le total général est de 199,694 élèves. Ici encore les provinces orientales sont les plus prospères. L'activité scolaire s'est développée d'une façon extraordinaire. Si, dans la période 1907-1920, les communiants ont augmenté de 100%, les écoles l'ont fait de 332%. 35% des élèves des écoles secondaires et 67% des étudiants des écoles supérieures se font inscrire à l'église au cours de leurs études, sans parler de ceux qui le font après leur achèvement. La fameuse Université de Tcheng-tou est un foyer de bolchevisme, où les grèves sont assez fréquentes.

Le fait récent le plus important pour l'Eglise protestante de Chine est l'institution d'un conseil national, « National Christian Council », qui sert comme de trait d'union entre les diverses sectes pour ce qui concerne les intérêts communs, la coopération sur le terrain pratique. Les membres de ce Conseil sont une centaine, dont 40 Chinois. Leurs fonctions sont purement consultatives, sans aucun caractère doctrinal ou disciplinaire. C'est pour les protestants une condition *sine qua non* de leur entente dans

un but commun. Ils enseignent les sciences humaines, ils guérissent les maladies physiques: cela leur a coûté, en 1920, 50 millions de dollars-or (750,000,000 de francs). Cette charité corporelle devrait être un acheminement vers la foi qui est le don suprême, mais, arrivés là, les missionnaires protestants ne peuvent plus s'entendre que dans l'abstention et leurs convertis ne peuvent guère s'en contenter, du moins les meilleurs d'entre eux.

P

1
pe
au
re
le
ce
se
al
av
dé
où
to

m
m
al
je

ASIE

De Pékin à la Trappe de Chine

Par le R. P. ALPHONSE HUBRECHT, missionnaire lazariste

LA TRAPPE DE CHINE

AUX heures de travail, le monastère se dépeuple, j'y suis presque seul, on m'y laisse assez libre. Je le parcours en tous sens, de la sacristie au moulin, du moulin au pressoir. Je croise ici et là un religieux qui me salue du regard, sans rien dire. Je me laisse imprégner de toutes les impressions que me fait cet asile de l'austérité, du silence, du travail et de la prière... Ces longs cloîtres, ornés des sentences de nos livres sacrés; cet étroit dortoir, où chaque alcôve ne contient qu'une maigre paillasse; le cimetière, cet autre dortoir, au centre du couvent, pour garder les Frères défunts parmi l'encens et la prière; ce réfectoire austère, où les mets sont toujours d'un menu de carême, tout cela, tour à tour, m'étonne, m'effraie, me charme.

Je reviens dans ma cellule. Elle est au coeur même du monastère, claire, propre, commode, meublée convenablement et même richement, si on la compare avec l'étroite alcôve des religieux. De ma fenêtre, comme d'un belvédère, je vois une vallée ornée de tous les charmes de l'été. A

droite, des collines à pic, que le soleil illumine des clartés de l'aurore; à gauche, des côtes plus douces, plus chargées d'herbe tendre, où de grands boeufs broutent consciencieusement; en face, un amphithéâtre de cimes azurées, où se dressent de vieux bastions qui réveillent en ces lieux si doux des souvenirs de guerre.

Au fond de ce vallon murmure le torrent. Il mugit parfois quand la crue le gonfle, jusqu'à étouffer les voix au choeur. Aujourd'hui il est calme, il est gai, il chante. Ici tout chante, hommes, oiseaux, torrents. Chante, chante, gentil ruisseau, et modère ta vitesse; tu cours trop vite et m'inquiètes, tu me chuchotes en filant: Tout passe, tout passe, tout passe!

L'ÉGLISE DU MONASTÈRE

Les siècles de foi ne trouvaient rien de trop beau, de trop spacieux, de trop splendide pour la Maison de Dieu. Les illustres maçons de la fin du Moyen Age nous ont laissé, sans songer même à y graver leur nom, des chefs-d'oeuvre de grâce, de hardiesse et de majesté. Les communes n'épargnaient rien pour la beauté de l'entreprise, et c'est tout ce que l'artisan, plus soucieux d'art que de gloire, demandait. On ne lui lésinait ni la pierre ni les ciselures; il élevait sa tour aussi haute, aussi svelte qu'il le voulait; il pouvait la fleurir, la parer, la festonner à sa guise. Il mettait dans le timpan autant de fleurs, de couronnes et d'anges qu'il en avait rêvés. Ce fut l'âge d'or des artistes, jaloux seulement d'accomplir une grande oeuvre, et mourant contents si, de la tour de leur cathédrale, les cloches sonnaient pour eux les derniers sacrements.

Au milieu de cet élan d'art, une voix s'éleva pour crier à l'abus et protester contre un luxe qui, s'il peut ennoblir l'âme, peut aussi l'affadir. Bernard, au coeur si tendre, au coeur si grand, redouta pour ses moines voués à la pénitence tant de tableaux, de marbres, de sculptures. Eh! mon Dieu! la main sur la conscience, oserait-on dire que tant de luxe et d'éclat ne sont pas parfois une chape précieuse dont se couvre un pieux égoïsme?

Bernard, prophète autant que fondateur, avait prévu un peu éloigné où le luxe du lieu saint tournerait à la mollesse. On voulut alors bâtir des églises de marbre et d'or, couvrir de fresques un dôme majestueux, charger le tabernacle de cristaux et de perles, graver le sol de fines mosaïques, couler en bronze des portes colossales, orner le sanctuaire d'étages de colonnes, de mondes de statues. Etes-vous entré dans ces temples superbes? Y avez-vous mieux prié?... Pour moi, tout m'y dissipe, quand je voudrais m'y recueillir. J'y vois peints des Christs, des Vierges, des martyrs et des saints; mais ils semblent trop cousins des Jupiter et des Vénus. Un même cerveau les a conçus. Je trouve pour les yeux beaucoup de lumière et de couleur, mais je sors le coeur vide.

* * *

Les Cisterciens de Chine, fidèles aux ordonnances de Bernard, ont bâti leur église grande, fraîche, mais simple, badigeonnée plutôt que peinte. On me permit de suivre les offices, au-delà du jubé, dans la stalle des malades, derrière le Père Abbé. De là, pas un geste n'échappe. On peut

voir, au son de la cloche, les religieux, enveloppés de leur coule, prendre d'assaut leurs stalles, en deux rangs, vis-à-vis, recueillis. Les énormes antiphonaires déploient leurs feuillets; d'abord un grand signe de croix et la nef se remplit de voix lentes et graves. Un *Deus in adjutorium*, qu'on croirait ne devoir jamais finir, ouvre le feu; le chant des psaumes est plus alerte, les versets vont d'Évangile à Épître, et d'Épître à Évangile, comme une navette mystique pour tisser, sous les regards des anges, un tissu d'amour et de louange.

A l'office, une fois seulement, je ne fus pas satisfait. J'avais à mes côtés, un pasteur anglais, arrivé la veille de je ne sais où, et qui, une main dans la poche, et les jambes croisées, écoutait, en baillant, nos mélodies sacrées.

Que pensait de ces splendeurs du culte ce rêveur d'Église primitive? Pour moi, tandis que je suivais des yeux et me retenais pour ne pas suivre du geste ces deux files de moines prosternés le front contre terre, il me semblait voir les catacombes où se réfugiaient nos pères et, fléchissant le genou avec un doux frémissement, je me rappelais la divine promesse: « Quand deux ou trois se réuniront en mon nom, je serai parmi eux. »

LE PATRE

Quand l'hiver, chassé, culbuté par l'aimable invasion du chaud soleil, se trouve acculé dans ses derniers retranchements, quand ses frimas, ses glaces, ses neiges, sa bise ont évacué les vallées les plus étroites, quand le doux vent du printemps commence à fredonner parmi les sapins et les

peupliers, les troupeaux brisent leurs chaînes, sortent de captivité et s'élancent, libres enfin, vers les monts et les rocs, leur patrie, leur amour.

La neige vaincue, c'est le triomphe des chèvres, et pour le pâtre, le dur labeur. Il faut qu'il affronte le sommet des montagnes et le bord des précipices. Les chèvres y sont, il faut y être et se tenir, au péril de ses jours, sur d'étroites plates-formes et des versants rapides. Qu'il se hasarde sur une motte trop molle ou sur un rocher branlant, et le pauvre pâtre glisse, tombe, roule de roc en roc, et ne s'arrête que mort ou déjà en lambeaux. Qu'une chèvre cède à son humeur folâtre, il faut la suivre dans sa course audacieuse et, du fouet et de la voix, ramener au troupeau l'aventureuse. Sans doute le spectacle là-haut est magnifique, l'air pur, l'horizon sans bornes. On peut de là compter une multitude de pics ; mais à ces hauteurs le ciel parfois oublie d'être doux ; il se gonfle de colère, menace de sa voix, effraie de ses éclairs, et force le troupeau et le pâtre à descendre au galop vers la bergerie, sous l'abri du chaume.

De ces pâtres, l'un d'eux m'est resté à la mémoire. C'était le soir, quand le soleil, avant de se cacher derrière les créneaux des monts azurés, étalait l'éventail de ses mille reflets d'or et imprégnait les versants et les vallées de douceur et de mélancolie. Le pâtre peu pressé restait à son poste. Planté sur un rocher comme la statue d'un dieu, il levait au firmament sa face brunie par le hâle, les mains appuyées sur le pommeau de sa houlette, les épaules ombragées de sa lourde chevelure d'ébène. Debout sur son socle, dans ce cadre de granit, de pins et de fougères, ce pâtre misérable devenait un être majestueux. A quoi pouvait-il songer ?

Songeaît-il aux choses de la terre? Ce n'était pas ce que semblait exprimer son regard attaché aux cieux, ses lèvres entr'ouvertes, tout son corps immobile... Son âme se sentait sous l'ombre de Dieu, elle vibrail avec le son de la cloche du monastère et, par-delà les nuages d'argent, cherchait d'autres cieux.

LES TOURS

Sur les premières collines qui enserrent la Trappe au midi, des monuments carrés, vieux corps de garde des armées d'antan, vous rappellent que vous êtes à un pas de la Grande Muraille ou d'un camp retranché.

Je me suis laissé dire que ces tours carrées étaient destinées à faire des signaux de guerre au moyen de feux combinés. Les vieux lettrés vous raconteront même qu'un empereur, pour satisfaire les sots caprices d'une folle épouse, ordonna une nuit les signaux d'alarme. L'impératrice voulait se désennuyer et l'empereur essayer une mobilisation. Les signaux parvenus dans les Provinces, chaque gouverneur leva ses troupes et partit pour Pékin. L'indignation fut grande quand on apprit le fin mot de la farce. Or, il advint que les Tartares eux aussi mobilisèrent. L'empereur aux abois fit allumer les feux, mais personne ne bougea, et les Tartares sans coup férir occupèrent la capitale. Aimez-vous la précision historique? L'empereur d'alors était Yo Wang, troisième empereur de la dynastie des Tchou 780 avant Jésus-Christ.

Les Tours sont l'excursion favorite des hôtes de la Trappe. Nous y allâmes, il va sans dire; nous y allumâmes même

des feux, non pour provoquer une mobilisation, mais tout pacifiquement pour réchauffer nos provisions. Le corps de garde devint, ce jour, restaurant.

A LA CIME

Je voulus, ce jour-là, voir les choses de haut. Cette joie on peut se la donner, et sans nulle prétention, du haut du Siling, le sommet qui domine ces régions. Ne pas m'accorder ce plaisir serait n'être venu à la Trappe qu'à demi. On me dira plus tard : « Comment, vous avez manqué le Siling ; vous n'avez rien vu ! » On m'en fera une description si charmante que, ma vie durant, j'aurai du remords d'avoir trop ménagé mes jarrets. J'allais donc au Siling un peu parce que d'autres y vont : question de condescendance et d'un grain d'amour-propre.

Le Siling est le thermomètre de la Trappe. Va-t-il pleuvoir ou fera-t-il beau, consultez le Siling : a-t-il pris son chapeau de nuages, restez à l'abri ; a-t-il déposé sa cape brumeuse, sortez sans parapluie.

Le Siling, ce matin-là, avait mis chapeau bas. Du monastère, le faite semblait à un pas ; il fallut avant de s'y asseoir marcher longtemps, grim pant, grim pant encore, et pour changer grimper toujours. Laosan, le berger de la Trappe, grim pait devant moi, pour m'entraîner. Je lui criais de modérer le pas, mais lui trouvait qu'on n'avanc ait pas, que le chemin d'ailleurs était en excellent état. N'empêche que j'ai failli me briser plus d'une fois les reins ou la tête.

Enfin, nous voici à la cime. J'étais parti du monastère au premier nocturne, voulant assister là-haut au lever du soleil. Le soleil était déjà levé et, par les fentes de son alcôve de vapeurs, projetait des flammes sur les mille têtes des monts et les dix mille vallées, les décorant de toutes les teintes de l'arc-en-ciel. A mes pieds seulement, la terre semblait la terre, et çà et là même je pus voir des champs, des masures et des ruisseaux.

Laosan fumait sa pipe. « Dis-moi, Laosan, quels sont les noms de ces montagnes ? Là-bas à l'est, cette cime isolée, comment l'appelle-tu ? » — « C'est, si je ne me trompe, le Ki-Mi-Chan ; nos chrétiens y ont des mines de charbon. » — « A l'ouest, ce pic qui commande à tous les autres ? » — « C'est le Ou-Tai-Chan, il se couvre de neige dès la septième lune. » — « Peut-on voir les montagnes de Mongolie ? » — « La Mongolie a peu de montagnes. Ces monts au nord sont la bordure de la Terre-des-Herbes. »

Passé cette limite, c'est le steppe, avec ses horizons sans bornes, ses troupeaux bêlants et ses bouviers sous la tente. Je me trouve au bout de la Chine, et presque au bout du monde.

Laosan, par dessous la fumée de sa pipe, ramena les yeux vers les pieds du Siling, sur un point qui semblait l'absorber. « Voyez-vous là-bas ? dit-il en souriant. » — « Je ne vois rien. » — « Si, on peut voir. » — « Je vois comme des ruches au fond d'un ravin. » — « C'est notre village, je suis de Ly-Yuen-seu. » Laosan rebourra sa pipe et regarda encore.

Au sommet du Siling s'élève un temple, consacré aux

génies de ces hauteurs. Pour faire rager ces vieux diables, en face du temple, j'ai planté une croix.

LES ADIEUX !

J'avais quitté la Trappe à l'heure où la rosée mouille encore le gazon, et gravissais la rude montée du Louo-Pou-Lin, une noble montagne dont la cime se perd dans les nues et les pieds dans le vallon. Après tant de beautés diverses, tant de sites sévères et gracieux, tant de collines tapissées de pâturages, de bois, de troupeaux, je cherchais à réprimer une nouvelle admiration. Un étroit chemin, de zigzag en zigzag, nous menait toujours plus haut. Séduit par la fraîcheur et le silence, captivé par le clair obscur et l'air pur de l'aurore, je songeais à m'asseoir sur quelque pierre pour contempler et rêver.

Soudain, à un détour du chemin, la Trappe m'apparut dans la douce clarté du matin. Je me sentis alors pénétrer de tristesse. L'homme est ainsi fait que le présent toujours le mécontente et qu'il veut ce qui n'est plus. J'avais passé à la Trappe de si bons jours, goûté tant de charmes que je regrettais, presque avec amertume, l'hospitalité monastique, la plus belle fleur éclore en ces vallons. L'heure où nous nous trouvions, le paysage qui nous enveloppait ajoutaient encore à l'impression un peu accablante de ces bons souvenirs. Le ciel était brumeux ; nous marchions sur un chemin pierreux, sous une frondaison de chênes nains, loin des habitations et des troupeaux. Partout des collines et des vallées bizarrement enchevêtrées et couvertes d'une verdure uniforme. C'est un bout de chemin qu'il ne faut pas faire

seul, non qu'il y ait quelque péril, mais parce qu'on se charge de tristesse à mesure que l'on monte.

On ne cause pas quand on escalade ces pentes abruptes, quand le pied s'accroche aux racines, quand les poumons suffisent à peine à respirer. On n'en médite que mieux. *Beatus vir qui timet Dominum.* Comme ils sont heureux ceux qui veulent être tout à Dieu ! Eux seuls ont la vraie science de la vie. Ils en savent plus long que les rusés de ce monde. Les orgueilleux, les ambitieux, les trompeurs s'usent à courir après le bonheur et n'en ont pas trouvé la trace que déjà ils rencontrent une tombe. A la Trappe, c'est la paix, c'est la vie souriante, c'est la joie des enfants de Dieu.

Au moment où nous allions franchir le col de ce colosse que nous ne cessions de monter depuis le monastère, un coup de vent balaya les nuages ; de longs rayons caressèrent les flancs du Louo-Pou-Lin, mettant mille perles aux feuilles du taillis, et nous revîmes, pour la saluer d'un long geste d'adieu, la Trappe, dont l'église et les cloîtres, dans la vallée sombre et sauvage, resplendissaient comme un grand autel illuminé.

ain
qu
Mi
dor
ma
nai
A
voy
qui

A
sion

se
tes,
ons
ix.
aux
aie
ce
ent
ice
la
eu.
sse
up
les
es
te
al-
id

ASIE
—
HINDOUSTAN
—
L'ENFANT BHIL
—

Lettre du R. P. GUIDO, capucin, missionnaire du diocèse
d'Ajmer.

—

J'AI toujours considéré les *Missions catholiques* comme la maison de l'amitié et l'école où l'on apprend à aimer les missionnaires et leurs travaux. Je tiens même que si je suis actuellement aux Indes, c'est à la lecture des *Missions catholiques* que j'en dois, en partie, la grâce. Si donc j'ose aujourd'hui paraître dans cette aimable *Revue*, ma visite veut être principalement un témoignage de reconnaissance.

Ainsi, l'on voit encore, en certains coins de France, le voyageur s'asseoir au foyer et pàyer, par un récit, le bien qui lui a été fait...

* * *

Au centre de l'Inde mystérieuse, dans notre aride mission du Rajpoutana, vivent 500,000 indigènes appelés Bhils.

Ce sont des primitifs : les savants les classent parmi les sauvages ; mais ces *bons* sauvages ignorent, pour la plupart, la corruption et la fourberie de mainte civilisation.

C'est un peuple sympathique, sympathique surtout dans ses enfants...

Il est encore bien vivant, bien coloré, le souvenir de ma première rencontre avec les petits Bhils. C'était un mois, à peine, après mon arrivée aux Indes. Je suivais une route qu'avaient profondément rongée les lourdes roues des *tongas*. Au pas de deux boeufs placides, je descendais cahin-cahas vers la rivière, lorsque, à un détour, surgit une bande d'enfants riant comme on rit chez nous, et criant en un français chantant : « Bonjour, mon Père ; comment allez-vous?... »

C'étaient nos Bhils de l'école de Thandla. Sous la conduite du Frère Véran, ils étaient venus pêcher à la rivière, après la classe. La pêche est, avec la chasse, le royal divertissement de ces fils de la jungle. Mon approche avait été signalée par un de leurs observateurs, perché sur un *bahr* — ce figuier sauvage dont les branches laissent tomber des rameaux qui s'enracinent et deviennent des troncs — et tous s'étaient massés, au tournant de la route, pour me faire la surprise d'un accueil en français.

Leur sourire me charma, et à leur rire je mêlai vite le mien. Le rire est si bien une langue internationale !

* * *

Physiquement, l'enfant bhil est gracieux. On dit, du reste, que, dans la jungle, là où la sauvagerie n'a pas encore

subi l'influence de l'Évangile, l'enfant difforme est tué à sa naissance.

Chez les Bhils, sauf de rares exceptions, pas de nez étapé, de lèvres lippues, de peau de nègre. Les yeux sont presque toujours noirs, les cheveux aussi. De longs cils soyeux protègent les yeux, ce qui, au pays des élégances, est, je crois, fort apprécié. Les dents sont parfaites de blancheur : elles le doivent surtout au pain rude (*chapâti*) qui fait, ici, la base de l'alimentation.

Le maintien est droit, esthétique, et cela vient, pour une part, de l'usage de la *matka*. La *matka*, sorte d'urne écrasée, étant pleine à déborder, il importe de marcher droit, de peur que l'eau, précieuse sous les tropiques, ne se répande sur le sol.

Au moral, l'enfant bhil est craintif comme une biche, et capricieux comme une chèvre. Mais, faites- lui comprendre que vous lui voulez du bien, que vous l'aimez, et sa crainte se dissipera vite.

Profitez, en même temps, de l'ascendant que vous donne votre affection sentie et reconnue, et vous éduquerez sa volonté. Son éducation consistant, en définitive, à l'orienter vers Dieu, la grâce — qui est la force de Dieu — se mettra de la partie... et la partie sera gagnée.

* * *

Voici quelques anecdotes.

Quand, pour la première fois, il a vu le Père descendre du cheval devant sa paillotte, Anthony s'est mis à hurler

d'épouvante. Afin d'avoir plus de force pour crier il s'adossait à un tronc d'arbre. Cela dura un bon moment. Le Père, cependant, s'était assis et causait avec les parents, jetant de temps à autre, un coup d'oeil sur le petit bonhomme. Le petit aussi regardait le Père, à la dérobée. Une fois, leurs yeux se rencontrèrent: l'enfant était si drôle que le Père éclata de rire. Si drôle aussi, sans doute, apparaissait le Père, que l'enfant se prit à rire, à son tour.

Du « bon gras », la friandise nationale, fut distribué. C'est sur les genoux du Père qu'Anthony croqua ses derniers grains.

Et maintenant, cet enfant ne veut plus nous quitter. Même quand on donne congé à l'école, lui ne veut pas s'en aller, parce que, assure-t-il, nous sommes «son père et mère».

* * *

Le petit Louis est, avec nous, très expansif. Il parle, pour parler, mais aussi pour dire qu'il nous aime bien.

C'est lui qui, un jour de promenade, écrivait de son doigt sur le sable: « Louis est l'ami du Père ». Puis, se tournant vers moi, comme pour me demander si j'approuvais, il attendit, avant de repartir s'amuser, que j'aie répondu: « Le Père est l'ami de Louis ».

A quelques jours de là, il commit un petit larcin, au détriment de son camarade David: un *mango* vert! L'affaire était insignifiante, en ce pays, surtout où le vol est, à peu près, atavique.

Je fis dire à Louis que j'étais mécontent. Il pleura beaucoup. Nos petits Bhils pleurent si facilement! Mais, le soir, avant d'aller dormir, il accourut, me prit la main et, calmement: « J'ai rendu à David deux *mangos!* » me dit-il.

* * *

Odoric, lui aussi, est un bon enfant. Un soir, devant une belle image de Jésus en croix, je lui avais parlé de l'amour de « notre plus grand Ami ».

Le lendemain, à la sortie de la messe, il grimpa dans un *nim* et coupait une branche en fleurs, qu'il venait déposer devant la belle image. Sur un ton de confiance, il me dit:

« Dans la *tapra* de mon père (la paillette), je ferai un petit autel; j'y mettrai une image grande comme ça et, devant l'image, je placerai souvent des fleurs. »

* * *

Croyez-le bien, l'enfant bhil — comme l'enfant de France — en attendant d'être, comme l'eût dit saint Augustin, l'adolescent, « qui aime à aimer », l'enfant bhil aime à être aimé; et, à qui l'aime vraiment, il donne une grande part de son cœur. Que son affection soit mêlée d'intérêt, c'est presque toujours certain au début, et parfois encore probable, dans la suite.

C'est dans un livre indi que l'on trouve cette réflexion très indienne et... très humaine:

« Les oiseaux abandonnent l'arbre qui a perdu ses fruits; les grues, l'étang desséché; les abeilles abandonnent la fleur fanée; les daims, la lisière de la forêt brûlée; les courtisans abandonnent le roi déchu: tout le monde cherche d'abord son intérêt. »

Notre sombre La Rochefoucauld eût signé cela des deux mains. C'est vrai. Mais il est vrai, quand même, que, avec son coeur, l'enfant bhil livre sa volonté, volonté d'Asiatique, volonté vacillante, mais que l'éducation chrétienne a précisément pour but d'affermir.

* * *

Croyez-le bien encore, notre travail n'est pas stérile. Sans connaître les grands succès qui ravissent les missionnaires, de peuples plus rudes, nous avons la joie d'enregistrer de beaux exemples de fermeté dans la foi. La confession nous en révèle de bien consolants, mais, au grand jour aussi, tous en peuvent admirer.

Que penserez-vous de ceux-ci? Je m'en tiens toujours aux enfants.

Un jour, chez les *Bahis* (les religieuses indigènes de Thandla), Chantal, à son dîner, eut à manger des aubergines. Chantal est une petite fille de cinq ans, qui n'aime pas les aubergines, oh! pas du tout.

Elle pleurait et, de ses grands yeux noirs, comme des gouttes d'eau tombant de deux petites *mathas* penchées, les larmes ne cessaient de couler.

La *Bahi* s'approche donc :

« — Voyons, Chantal, tu sais que ta grande soeur est bien malade. Elle va peut-être mourir. Ne feras-tu pas pour elle un sacrifice? »

Chantal a bon coeur. Parce qu'elle aime beaucoup sa grande soeur, elle mord dans l'aubergine : Que c'est mauvais!... Pourtant, elle en reprend une bouchée. De ses grands yeux les larmes tombent toujours. Et la *Bahi* :

« — Si c'est trop mauvais, concède-t-elle, n'en mange plus! »

Farouche, Chantal réplique :

« — Je mangerai, je ferai mon sacrifice! »

Et, avec des larmes et des sanglots, elle mangea toute sa part.

* * *

Au village de Talaoli, le Père Gérard a fait boire une potion au tout petit frère de Martino Galapo. Martino a quatre ans : assez d'ans et d'expérience pour aimer les bonnes choses, et le remède, évidemment, en est puisque... c'est le Père qui le donne.

Ayant donc appris, en rentrant, que son petit frère a bu une très bonne chose, il court à la tente du Père, criant : « J'en veux aussi ! »

D'autres gamins le suivent, vous devinez pourquoi. Excellente occasion d'apprendre à nos sauvages à modérer leur appétit — combien naturel et universel! — des choses qui se mangent et se boivent.

Avec un malicieux sourire, le Père donne un peu de la

potion... horriblement amère!... Grimaces de Martino ; grands rires de l'assistance.

Eh bien! un quart d'heure après, le gamin revenait résolu :

« — Père, j'en veux encore ; beaucoup !

« — Mais, petit, c'est très amer cela !

« — J'en veux quand même, Père ! »

Il en prit encore, et... l'inévitable grimace s'épanouissait, bientôt, en un sourire triomphal.

* * *

C'est du « cran », cela, n'est-ce pas ? Et, de la coopération de la grâce avec de telles natures d'enfants, on peut espérer des triomphes.

Pourquoi nos Bhils ne seraient-ils pas, un jour, par le courage et la fidélité, les dignes frères de ces petits élèves chrétiens du sud de l'Inde qui, pendant la persécution, se déclarèrent prêts à mourir pour leur missionnaire — le P. Balthazar Nunez — et ainsi le sauvèrent de la mort ?

En toute certitude, ils sont déjà les frères, les frères aimables et gracieux, de ces petits Galiléens que Jésus embrassait et bénissait et à qui Il a donné tant d'empire sur son Cœur.

« Le Royaume des Cieux leur appartient. » Ils en peuvent donc disposer en maîtres et y introduire leurs amis, un jour.

lartino ;

enait ré-

panouis-

coopéra-
on peut

, par le
ts élèves
ution, se
— le P.
rt?

es aim-
embras-
sur son

en peu-
rs amis,

ASIE

JAPON

La Révérende Mère Eulalie de la Croix

SEUR Eulalie de la Croix, depuis son arrivée au Japon, en 1887, n'a cessé, jusqu'à sa mort, de répandre autour d'elle, partout où elle a passé, principalement à Tokyo et à Yatsushiro, les bontés dont son coeur généreux était rempli, et d'exercer son zèle auprès des orphelines dont elle devenait la mère, auprès des malades dont elle était le médecin émérite, tant spirituel que temporel, auprès des jeunes filles japonaises pour les former à la vertu en même temps qu'aux sciences pratiques qui leur permettent de tenir plus tard, dans la vie de famille et dans la société actuelle, le rang qui leur convient.

En effet, son intelligente activité put, à la fois, s'exercer à merveille dans ces trois catégories d'oeuvres. Il serait trop long de raconter en détails la vie si bien remplie de Mère Eulalie, une autre plume plus autorisée que la mienne pourra le faire pour l'édification de tous. Je me contenterai donc de mettre en relief les points les plus saillants de sa vie au Japon.

Des trente-six années passées au Japon, vingt-trois se sont écoulées à Yatsushiro, où elle a rendu le dernier soupir.

Envoyée à Yatsushiro (île Kyushu, au diocèse de Nagasaki), pour y fonder un dispensaire, elle vint avec deux compagnes, dont une Japonaise, le 12 mai 1900. Jusqu'alors, il n'y avait pas de prêtre résidant dans cette localité; l'évêque de Nagasaki y envoya un missionnaire au mois de juillet suivant. Elle n'avait pas de maison, cette bonne Soeur, il lui fallut louer un logement de fortune, en attendant qu'elle pût entrer dans son couvent dont la construction n'était pas encore commencée.

A cette époque, il n'y avait pas dix chrétiens au milieu d'une population dont les injures journalières, accompagnant fréquemment les pierres qui leur étaient jetées, pleuvaient sur ces pauvres religieuses. Mais Dieu était avec elles. Il a béni leur dévouement, leurs privations et leur acharnement à faire du bien aux habitants, malgré eux.

Actuellement, un hôpital et une Sainte-Enfance sont en pleine prospérité, une Ecole supérieure dirigée par les Soeurs a trois cent vingt élèves qui non seulement respectent mais aiment sincèrement les religieuses. Une bonne petite chrétienté a surgi, formant une oasis où fleurissent les vertus chrétiennes; elle nous donne beaucoup de consolation par la ferveur de ses néophytes.

Mère Eulalie a travaillé pour Dieu, pour les âmes et pour le bien du peuple japonais. Elle vient d'aller recevoir sa récompense au ciel. Notre perte est immense; les personnes de la valeur de Mère Eulalie sont rares. Jé m'imagine que la disparition de telles personnes est plus sensible en pays de Missions que dans nos vieux pays chrétiens d'Europe.

* * *

Le jour même de sa mort qui eut lieu à 6 heures du matin, il nous arriva de tous côtés des témoignages de sympathie-

ques regrets. De Tokyo même, où son passage était demeuré vivant, bien qu'elle eût quitté la capitale en 1900, nous furent envoyés de nombreux télégrammes de vives condoléances de la part de païens aussi bien que de chrétiens, qui voulaient témoigner leur reconnaissance envers la défunte. Les lettres qui nous arrivèrent ensuite ne se comptent plus. Plusieurs hauts personnages des sphères gouvernementales, chrétiens et païens, se sont empressés de témoigner à la communauté de Saint-Paul le grand chagrin qu'ils éprouvaient à la mort de Mère Eulalie. « Si je ne suis pas mort en bas âge, nous écrivait un de ces personnages, c'est grâce aux soins que j'ai reçus des mains de Mère Eulalie. » — « Si je suis catholique, disait un autre, je dois ce bienfait aux exemples de sa vie religieuse si désintéressée. » — « La vénérée défunte, nous écrivait un professeur de haute distinction, a droit à nos prières, car autrefois, à Tokyo, elle était une vraie providence pour les malades atteints de maux les plus divers. Elle soignait tout le monde comme un Docteur expérimenté. Moi, personnellement, j'ai failli être emporté par une fièvre dont elle m'a débarrassé, alors que j'étais condamné par les médecins. »

En fait, à Tokyo, vers la fin du siècle dernier, le Docteur européen accrédité auprès de Sa Majesté l'Empereur, et professeur de l'Université Impériale, avait une si grande confiance en la capacité de Mère Eulalie qu'il l'appelait souvent auprès de ses malades les plus en danger, et obtenait d'elle qu'elle lui fit un rapport sur des cas fort compliqués qui eussent troublé plus d'un docteur.

* * *

Aux obsèques qui furent célébrées à l'église de Yatsushiro le 17 janvier, huit prêtres étaient présents pour rendre les derniers devoirs à la défunte, une délégation de chacune des trois Communautés religieuses des stations catholiques les plus rapprochées, la plupart des chrétiens du lieu, et, avec l'Ecole des Soeurs tout entière, les autorités civiles et la meilleure société païenne de la ville. La sympathie de tout ce monde est un baume sur la plaie qui nous est faite, mais elle n'enlève pas la douleur : celle-ci nous reste.

Un prêtre japonais adressa à toute l'assemblée un discours très écouté où il exalta la vie religieuse catholique, montra ce que la foi chrétienne donne de force et d'abnégation à la femme pour produire auprès de ses semblables les merveilles de dévouement qui n'ont cessé de resplendir dans la vie de Mère Eulalie au vu et su de tout le monde.

Une jeune fille *païenne*, élève de quatrième année à l'Ecole des Soeurs, prononça aussi un éloge funèbre devant la même assemblée, avant d'entrer à l'église. La composition est tout entière de cette jeune personne. En voici la traduction aussi fidèle que possible. Naturellement, vous y rencontrerez quelques japonicisms que j'ai cru devoir respecter, et que je vous prie de bien vouloir excuser.

* * *

ELOGE PRONONCÉ PAR M^{LLE} YOSHIMOTÔ KIKI.

Haha sama (Mère tendre et vénérée).

Qui sera désormais notre appui, le guide vigilant des trois cent vingt élèves de cette Ecole? O vous, notre Mère, vous en qui brûlait le feu ardent de la charité la plus pure,

de l'amour le plus étendu, vous, douée des sentiments les plus nobles, la mort vous a arrachée à notre affection ! La tristesse a envahi notre âme devenue comme un flambeau subitement éteint au milieu des ténèbres. Ah ! quinzième jour de janvier, comment pourrions-nous l'oublier ! Ton souvenir ne s'effacera jamais de notre mémoire. *Haha sama*, qui nous témoignait tant d'affection, et qu'à cause de ses bontés inépuisables nous aimions à suivre de nos regards d'enfants soit des fenêtres du pensionnat, soit de celles de l'École, notre douce Mère est entrée dans son éternité, à 6 heures du matin, avant-hier. Quel moment douloureux pour nous !

Le bruit de nos gémissements, le cri de nos lamentations était tel que nous n'avions pas la force de parler. Nos regrets à toutes l'accompagnent dans son doux repos ! Il y a à peine trois mois, n'avons-nous pas eu déjà la douleur de perdre notre bien-aimée maîtresse. Soeur Angèle qui, pourtant, paraissait si forte et si active ? Le torrent de larmes que cette mort nous a fait verser n'a pas cessé de couler qu'il nous faut encore pleurer celle que nous regardions comme notre vraie Mère !

Ah ! *Haha sama*, de quel nom convient-il de vous appeler ? du nom de Supérieure ? Non. C'est le nom de Mère que toutes, vos écolières, nous voulons vous donner, car seul ce mot exprime les sentiments intimes de nos coeurs à votre égard.

Quelle douceur, quelle affabilité dans le langage de notre Mère ! Quel intérêt elle prenait à tout ce qui pouvait nous faire du bien ou nous être utile ! Tout en nous, faiblesses ou

qualités, était l'objet de ses attentions maternelles. Je me rappellerai toujours l'aimable sourire qu'elle nous adressait, tout en égrenant le chapelet, sans cesse frétilant, porté par les Religieuses, lorsqu'elle nous voyait venir à ses côtés avec notre simplicité enfantine quoique parfois indiscreète. Au près d'elle nous nous sentions à l'aise, je dirais même en sûreté. Sa présence au milieu de nous, à l'heure de la classe ou pendant les récréations, était pour nous le sujet d'une joie sans mélange. Le doux nom de *Haha sama* que nous lui donnions le plus naturellement du monde avait pour effet d'affermir la sérénité et la confiance dans nos âmes. Ah ! mon cœur se fond à la pensée que nous ne la verrons plus, que nos regards ne rencontreront plus les siens si limpides et si captivants.

Mais le souvenir de ses bontés ne saurait jamais nous quitter. Nos cœurs d'enfants resteront à jamais pénétrés de l'influence salutaire qu'a exercée sur nous la grandeur d'âme de notre Mère chérie. Bonté, générosité, dévouement envers le faible, l'infortuné ou le malade : voilà bien sa vie tout entière. Un simple coup d'œil sur ce qu'elle a accompli depuis vingt-trois ans qu'elle était à Yatsushiro nous convaincra de cette vérité.

Ayant renoncé aux joies vulgaires, aux plaisirs de ce monde, elle s'est appliquée toute sa vie à soulager la misère d'autrui, à répandre la joie et le bonheur autour d'elle. Combien, parmi nos semblables, ne pouvant se procurer le pain quotidien à cause de leur pauvreté, ni acheter les médicaments nécessités par la maladie, ont attiré les regards compatissants de notre Mère ? Discrètement, elle les recevait dans son hôpital de charité, si digne de ce nom ; et les douces

larmes de joie qu'elle laissait tomber sur ses joues en voyant des corps chétifs redevenir vigoureux disent assez que son amour maternel pour nous et nos compagnes était au moins égal à celui des mères qui nous ont enfantées. La joie qu'elle manifestait alors de les voir guéries surpassait les sentiments de reconnaissance pourtant bien sincères qui lui étaient exprimés. Il n'est personne qui oserait émettre le moindre doute à ce sujet.

Que dire de l'asile où elle a recueilli tant de pauvres orphelines ! Les soins délicats qu'elle prodiguait à ces faibles créatures gagnaient si bien l'affection de ces enfants que celles-ci s'accrochaient ingénument à sa robe de Vierge comme pour chercher un refuge assuré contre les souffrances et les privations qui avaient été leur partage depuis leur naissance. A la vue d'un pareil spectacle, il eût fallu avoir un coeur de pierre pour ne pas être ému, édifié. Les enfants reçues dans cet asile de Nazareth, ainsi que tous les membres de leurs familles, ne pourront jamais être assez reconnaissants ! Une personne de condition ordinaire eût plié sous la responsabilité qu'entraîne la tenue de l'hôpital, quant à *Haha sama*, cela était insuffisant pour satisfaire son zèle. Sa sollicitude voulut s'exercer auprès des enfants avec un tact au-dessus de tout éloge.

Et ce n'est pas tout. La charité pour les malades, les soins affectueux donnés aux enfants ne l'ont point empêchée de penser à l'instruction des jeunes filles et de veiller sur nous. Depuis plusieurs années, le nombre des élèves ayant augmenté considérablement, il a fallu agrandir école et pensionnat. L'oeil vigilant de notre Mère et son sens pratique surent, en la circonstance, discerner ce qui pouvait

nous être utile et agréable, et tout, dans les nouvelles constructions, a été disposé à la satisfaction de nos goûts.

Toutefois, il ne faut pas oublier que son zèle et son activité sans se laisser abattre un seul instant, eurent à surmonter de grandes difficultés pendant les longues années de la guerre européenne. Elle devait certainement être très gênée par le manque de ressources, et pourtant nous ne l'avons jamais entendue elle-même formuler aucune plainte; sa placidité était toujours égale à elle-même. Nous voyions fort bien qu'elle s'imposait des privations afin de ne rien diminuer des largesses qu'elle répandait autour d'elle. Son âme était toute de bonté.

Qui pourra jamais publier assez hautement la vertu, la magnanimité de notre Mère! Dans l'impuissance où je suis de raconter dignement ses vertus et ses mérites, je veux au moins dire que de toutes ses forces elle a travaillé et vécu pour nous, qu'elle s'est efforcée de déverser sur nous toutes les bontés de son grand cœur.

Et nous, filles de l'Empire japonais, nous ferons notre possible pour nous bien pénétrer des sentiments de celle que nous perdons, et reproduire ses vertus dans notre conduite.

Adieu! *Haha sama*, reposez en paix!

Sa Sainteté Pie XI et les Missions

« L'Oeuvre des Missions, la plus importante et la plus sainte de toutes les oeuvres catholiques. »

PIE XI vient de donner une nouvelle preuve de sa constante sollicitude pour les Missions. Sa Sainteté a pris à coeur de continuer et de développer encore le grand mouvement d'apostolat créé par Benoît XV, et les solennités de l'année jubilaire (1925) seront mises à profit pour développer dans le peuple chrétien l'esprit missionnaire.

Voici quelques extraits de l'allocution *Gratum nobis* prononcée par Pie XI au Consistoire secret du 23 mai 1923 :

Un projet grandiose éveille également en Notre esprit l'espoir de précieux avantages pour toutes les contrées où est prêché l'Évangile : Nous voulons parler de l'exposition générale qui se tiendra, durant le prochain Jubilé, ici dans Notre Palais du Vatican, et où l'on réunira tout ce qui est propre à faire connaître la nature des Missions catholiques, leur puissance, leur champ d'action, leurs oeuvres et leurs développements. Nous Nous sommes ouvert tout récemment à ce dessein, vous le savez, Vénérables Frères, le jour où Nous en avons confié l'exécution à Notre cher fils le cardinal préfet de la Propagande. Nous nous plaisons à vous informer, à l'occasion de cette très noble assemblée, que

d'ores et déjà le succès en paraît assuré, car le cardinal et les auxiliaires qu'il a choisis rivalisent de zèle pour les préparatifs, les lettres d'invitation envoyées vers tous les points du monde ont reçu un chaleureux accueil et suscité de généreuses promesses de concours.

Nous en avons désormais la certitude, l'oeuvre des Missions, la plus importante et la plus sainte de toutes les oeuvres catholiques, trouvera là un appoint très précieux. En effet, les fidèles, accourus de tous les rivages et de toutes les contrées du monde auprès du tombeau des Apôtres pour obtenir pendant l'Année Sainte rémission pleine et entière de leurs fautes et une très abondante richesse de grâces, embrasseront comme d'un coup d'oeil le champ immensément vaste de cette Œuvre divine, constateront l'étendue des ressources et des secours dont elle a besoin, les obstacles de tout genre qu'ont à surmonter les saints envoyés du Christ, les nombreux et magnifiques résultats obtenus jusqu'à ce jour par les missionnaires, la tâche bien plus variée et plus immense encore qu'il leur reste à accomplir. Ils en déduiront aisément quelle grave obligation les presse de venir en aide, chacun dans la mesure de ses ressources, à ces hommes si énergiques et magnanimes qui, abandonnant patrie, famille, amis, s'en vont vers les lointaines régions barbares verser leurs sueurs, leur sang s'il le faut, pour le salut des âmes rachetées par le sang même de Jésus-Christ.

En outre, cette sorte de Congrès des Missions catholiques aura cet avantage non négligeable de permettre aux directeurs des missions d'échanger leurs vues et de mettre en commun de la manière la plus utile leur expérience pratique.

Enfin, le plus précieux résultat de ce Congrès sera, Nous en avons la confiance, d'adapter et de former les missionnaires aux méthodes modernes d'apostolat qui leur permettront de travailler avec chaque jour plus d'intelligence et de profit à leur oeuvre de ministres de grâce et de sainteté; ce sont en effet ces bienfaits de la grâce et de la sainteté qui doivent et devront toujours avoir le pas sur tout le reste quand il s'agit d'amener les infidèles au Christ, oeuvre essentiellement surnaturelle et divine.

* * *

LETTRE DE SA SAINTETE PIE XI,
A SON EMINENCE LE CARDINAL VAN ROSSUM,
Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Ayant souverainement à coeur, comme c'est Notre devoir, la propagation de la foi dans le monde, nous avons coutume de tourner Nos spéciales préoccupations et Nos pensées vers tout ce qui concerne l'organisation et le développement des missions catholiques. De Nos intentions à cet égard, pour laisser de côté ce qui est de notoriété publique, vous pouvez, plus que quiconque, rendre témoignage, bien-aimé fils, car, plus d'une fois, en traitant avec vous de l'apostolat de l'Eglise de Dieu, Nous avons demandé votre avis sur la façon de promouvoir et de perfectionner l'oeuvre missionnaire et de la rendre plus familière et plus chère aux bons catholiques. Un moyen fort utile pour atteindre ce but, croyons-Nous, est celui dont Nous vous avons parlé: il s'agit de rassembler et d'exposer publiquement, en cette cité, capitale du monde, tout ce qui est de nature à mettre en lumière: la nature et l'action des missions catholiques,

les lieux où elles se déroulent, en un mot tout ce qui s'y rapporte. Et puisqu'il vous semble, à vous aussi, que cela pourra se faire avec la convenance et l'éclat nécessaires, Nous décrétons que, dans l'année sainte 1925, durant laquelle, en cette auguste cité, les fils dévoués de l'Eglise afflueront très nombreux, Nous l'espérons, en pieux pèlerinage, une « Exposition missionnaire » se tiendra en ce palais du Vatican. Nous vous confions la préparation de cette Exposition, connaissant bien votre prudence et votre ardente volonté. Il vous appartient donc, bien-aimé fils, de vous occuper dès maintenant, de l'important mandat qui vous est donné, et de prendre toutes les décisions qui vous sembleront les plus opportunes pour conduire les choses à bon terme. Vous vous consacrerez, Nous n'en doutons pas, à la réalisation de ce dessein avec votre empressement et votre zèle accoutumés, car il s'agit de choses qui intéressent directement la gloire de Dieu, l'honneur de l'Eglise et l'utilité des missions.

Que Fidèles de Sigmaringen, protomartyr de la Congrégation de la Propagande, dont les fêtes centenaires se terminent aujourd'hui, assure, par sa protection, le plein accomplissement de Nos vœux.

En attendant, Nous vous accordons, bien-aimé fils, et à tous ceux que vous voudrez choisir comme collaborateurs pour assurer le succès de cette entreprise, Nous vous accordons dans le Seigneur avec effusion, la Bénédiction apostolique, présage des secours célestes et gage de notre paternelle bienveillance.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 24 avril 1923, seconde année de Notre pontificat.

PIE XI, Pape.

EUROPE

Le Mouvement Catholique en Angleterre

POUR tout témoin attentif aux signes des temps, le catholicisme fait en Angleterre d'incontestables progrès. Non que les convertis viennent en masse solliciter leur admission dans l'Eglise, mais en ce sens que le protestantisme officiel et politique perd chaque jour de son influence.

L'attitude bienveillante de la presse non catholique envers l'Eglise romaine, la place de plus en plus considérable prise par les catholiques dans la vie publique du pays, sont des indices qui justifient la parole dite dernièrement par le cardinal Bourne: que les catholiques de la génération qui suivra celle-ci verront des progrès encore plus importants que ceux qui ont été faits depuis cinquante ans. Cette attitude nouvelle des non-catholiques à l'égard de l'Eglise a été publiquement soulignée par l'Archevêque de Birmingham et par le R. P. Jarrett, Provincial des Dominicains; l'on affirme que les violents préjugés de jadis ont presque disparu, chassés quelquefois par une indifférence religieuse grandissante; le R. P. Jarrett déclare que, depuis l'apostasie nationale du XVI^e siècle, le peuple anglais n'a

jamaï été aussi bien disposé qu'à l'heure actuelle à écouter ce que l'Eglise romaine affirme pour justifier ses prétentions d'être la seule et infaillible Eglise. On peut constater ce fait aux sermons en plein air du *Catholic Evidence Guild*, à Londres et en province. Les orateurs, jadis tournés en ridicule, sont écoutés avec attention, questionnés avec intérêt.

Le respect dont sont entourées les notabilités catholiques est en soi de peu d'importance, mais il est impossible de ne pas regarder ce respect comme symptomatique, quand on voit le cardinal Bourne, invité à rencontrer le Roi ou à prendre part à des fêtes et cérémonies officielles; quand on constate qu'au *Requiem* célébré pour Benoît XV, assistaient, à titre officiel, les représentants du Gouvernement. Il y a eu encore d'autres changements heureux; ainsi le serment imposé aux souverains anglais à leur couronnement était outrageant pour les catholiques, dont quatorze millions sont aujourd'hui les sujets du roi Georges. Les paroles du serment, qui étaient pour ceux-ci si injurieuses, ont été supprimées. On a aboli également la loi qui déclarait illégales les fondations de messes; le Lord Chancelier a prononcé que les legs faits pour célébrer des messes sont parfaitement légitimes. L'Angleterre n'est pas encore catholique, mais l'Eglise catholique y est libre; elle n'y est pas comme l'Eglise anglicane liée à l'organisation de l'Etat. Elle y a ses cathédrales, ses abbayes, ses monastères, ses couvents, ses écoles et ses collèges. Son droit de posséder est reconnu et aucun pouvoir n'a le droit de gêner la liberté religieuse des catholiques.

Quand on se rappelle quelle était dans un passé encore

récent la situation du catholicisme en Angleterre, on ne peut que saluer avec joie ce renouveau et l'avenir qu'il présage.

Le cardinal Bourne, archevêque de Westminster, a inauguré, à l'occasion du troisième centenaire de la canonisation de sainte Thérèse, un nouveau couvent de Carmélites, à Tavistock dans le Devonshire. Pendant les deux jours qui précédaient, le public fut admis, selon l'usage, à visiter l'intérieur du couvent, avant que le cardinal n'y eût établi la clôture. Dans le discours qu'il prononça à cette occasion, le cardinal Bourne remarqua que, depuis quatorze ans, il s'était fondé, en Angleterre, douze nouveaux Carmels.

Ces saintes filles vont prier pour la conversion de l'Angleterre et aider puissamment, par leur vie de prière et de sacrifice, à hâter le retour à l'unité de l'Eglise, de l'île des Saints.

ASIE

Progrès du Catholicisme au Japon

Lettre de Mgr REY, des Missions étrangères de Paris,
Archevêque de Tokio.

LES progrès sont lents, trop lents, au gré des impatients et de ceux qui ignorent les conditions de l'évangélisation au Japon et les difficultés vraiment surhumaines au milieu desquelles nous avons à travailler, Mais néanmoins, dût-on m'accuser d'un optimisme exagéré, j'ose dire que nous progressons réellement et qu'il y a quelque chose de changé en bien au Japon. Trop longtemps, les missionnaires, comme le dit le Psalmiste, n'ont fait que semer dans les larmes, ne récoltant qu'une maigre moisson. Certains indices semblent présager une récolte plus abondante, dans un avenir plus rapproché peut-être que beaucoup ne le pensent.

Pour les baptêmes d'adultes valides, les seuls qui comptent en réalité pour le développement normal d'une mission, le chiffre a oscillé pendant longtemps autour de deux cents : l'an dernier, il a monté à 260, et cette année, nous

avons le plaisir d'en enregistrer 281 qui, joints aux 22 conversions d'hérétiques, donnent un total de 302 conversions. C'est peu par rapport à la masse énorme de païens qu'il reste à convertir, 18 millions dans le diocèse de Tokio, mais c'est un indice consolant pour l'avenir.

Plusieurs de ces convertis appartiennent à la jeunesse des écoles ou à des familles d'un rang social assez élevé. Notre religion, grâce surtout à nos auxiliaires des maisons d'éducation, pénètre peu à peu dans des milieux qui ne pouvaient pas ou ne voulaient pas même en entendre parler : la puissance des enfants sur le cœur des parents est si grande ! Je pourrais citer à ce sujet des faits bien consolants : des familles entières touchées par la grâce, après avoir assisté à la mort sereine et douce de leurs enfants qui, élevés dans nos maisons d'éducation et baptisés à l'article de la mort, suppliaient leurs parents de se faire chrétiens, afin de se retrouver tous ensemble réunis un jour au ciel.

* * *

Je ne saurais trop répéter que l'effort apostolique au Japon ne date guère que de quarante à quarante-cinq ans. Auparavant, les quelques missionnaires qui étaient venus, envoyés par le Séminaire de Paris, parqués dans quatre ou cinq ports ouverts aux étrangers, disséminés du nord au sud de cet immense empire, ignorant le japonais, privés de livres, et mis presque dans l'impossibilité d'engager des maîtres de langue, par suite de l'obstruction des autorités du pays, n'avaient pu qu'offrir à Dieu leurs larmes, leur bonne volonté et leurs désirs de travailler plus efficacement

à la conversion de cet empire, Leurs successeurs ont eu la joie de récolter un peu de ce qu'ils avaient semé dans la tribulation. Peu à peu la liberté s'est introduite au Japon, avec la civilisation occidentale. Mais tous nos efforts jusqu'à présent n'ont contribué, pour ainsi dire, qu'à préparer le terrain à l'évangélisation et à jeter la semence qui, tôt ou tard, produira des fruits abondants. Par ses nombreuses et florissantes écoles, qui feraient honneur aux grandes cités d'Europe et d'Amérique, ses missionnaires dévoués et pleins d'expérience, ses nombreux auxiliaires pour les oeuvres d'éducation et de bienfaisance, l'Eglise catholique du Japon a des assises solides, des cadres sérieux, à qui il ne manque que les recrues que nous attendrons de la grâce de Dieu.

La conversion d'un peuple, surtout d'un peuple païen et insulaire aux préjugés tenaces, si lents à disparaître, parce qu'ils ont été formés dans l'isolement et fortifiés par lui, est une oeuvre surhumaine qui ne peut être opérée que par la grâce de Dieu; les missionnaires ne sont que les ouvriers dociles, qui mettent leur patience, leurs travaux et leurs peines au service du Maître.

* * *

La civilisation occidentale, empruntée à l'Europe et à l'Amérique commence à porter ses fruits. A côté de réels avantages, elle a apporté au Japon de bien grand maux; et si l'empire du Soleil Levant peut être fier à juste titre de sa flotte, de son armée, de ses usines et de ses chemins de fer, il a reçu aussi avec la philosophie matérialiste le germe

des doctrines dangereuses, que la police japonaise traque sans pouvoir en arrêter la diffusion. Le socialisme et le bolchevisme commencent à devenir gênants pour un Etat qui tire toute sa force du Culte des Ancêtres et d'un loyalisme absolu envers le Souverain. Le mal est peut-être moins grand que certains le disent, mais cette invasion des nouvelles doctrines qui agitent le monde entier n'est pas sans gêner les Japonais intelligents, soucieux de l'avenir de leur pays. Ils sentent parfaitement que le christianisme seul, dont ils n'ont pas voulu jusqu'à présent, pourrait arrêter le mal contre lequel les deux grandes religions nationales, le bouddhisme et le shintoïsme, sont impuissantes. Mais voudront-ils, oseront-ils faire le pas décisif? Pour le moment, je ne le crois pas encore. Nous glanerons bien quelques épis, mais la masse ne suivra pas.

Je dois ajouter que les hommes intelligents du Japon se rendent parfaitement compte de la grande puissance morale de la Papauté dans le monde et que, c'est un secret connu de tout le monde, le gouvernement désire entrer en relations officielles avec le Saint-Siège. Nous appelons de tous nos vœux ce jour, qui sera le point de départ d'une vie nouvelle pour l'Eglise catholique du Japon.

* * *

La mort de S. S. le Pape Benoît XV a puissamment contribué à faire connaître, dans tout l'empire, la grande place qu'occupe dans le monde entier le successeur de saint Pierre. Pendant plusieurs jours, toute la presse du Japon a publié des dépêches et des articles élogieux sur l'auguste

défunt, faisant connaître ainsi le caractère et le rôle du Chef de l'Eglise, dans des milieux qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Le 30 janvier a été chantée une messe solennelle de *Requiem* pour le repos de l'âme de Sa Sainteté. Notre église de Sikiguchi pouvait à peine contenir la foule de nos chrétiens. Le corps diplomatique y assistait en tenue officielle; 5 ambassadeurs, 14 ministres plénipotentiaires ou Chefs de missions, avec leurs secrétaires, les représentants de S. A. I. le prince Kan-in, du Ministre de la Maison Impériale et du Ministre des Affaires Etrangères.

Quelque temps après, Son Excellence Mgr Giardini, le nouveau Délégué apostolique au Japon, était reçu au palais impérial par S. A. I. le prince Régent pour remercier, au nom du Saint-Siège, Son Altesse Impériale de la visite qu'Elle avait faite à Sa Sainteté le Pape Benoît XV, en 1921. Son Excellence Mgr le Délégué fut reçu au palais avec tous les honneurs accordés aux Ambassadeurs.

Lettre de Mgr CASTANIER, des Missions étrangères de Paris,
Evêque d'Osaka.

Il semble qu'au Japon nous assistions, en ce moment, à la faillite de ce matérialisme qu'il y a quelques années, la classe instruite jugeait de bon ton d'afficher à tout propos. L'athéisme, la vanité de toute préoccupation religieuse, étaient les thèses favorites de qui voulait paraître civilisé.

Or, depuis quelque temps, on remarque un renouveau religieux, non pas encore bien étendu ni bien profond, mais cependant bien réel.

Ce renouveau est visible, surtout dans le monde des intellectuels. Là, on dirait que l'on commence à soupçonner quelque chose de cette profondeur de vie morale qui distingue le christianisme.

Le catholicisme a sa part dans ce renouveau de curiosité religieuse qui agite le monde qui réfléchit. Un de nos jeunes catholiques vient de publier un ouvrage sur les Martyrs japonais du XVI^e et du XVII^e siècles. Ce livre a eu un vrai succès; on le trouve à l'étalage de toutes les librairies. Il a été beaucoup lu dans le monde non chrétien.

D'ailleurs, tout ce qui touche à la première évangélisation du Japon est étudié en ce moment avec une vraie sympathie. La curiosité des érudits et, dans la grande presse, l'amour de l'inédit nous ont valu, ces derniers temps, maintes études sérieuses sur cette lointaine époque, toujours si attachante pour nos coeurs catholiques. Et ce qui est remarquable, ce qui prouve un grand changement dans les dispositions du monde savant à l'égard de notre sainte Religion, c'est que nos érudits, tout païens qu'ils soient, apportent à leur travail une réelle probité scientifique, un vrai souci de comprendre cette religion dont ils étudient les héros. Il est inévitable que quelques erreurs leur échappent; malgré cela, leurs études demeurent toujours un hommage, involontaire sans doute mais pourtant réel, à la transcendance du catholicisme. Jamais, je crois, pareil phénomène ne s'était produit et il mérite d'être signalé.

* * *

Un autre signe de progrès dans la mentalité de nos Japonais, c'est que, depuis quelque temps, on remarque dans la presse une campagne menée par des intellectuels contre ce qu'ils appellent les basses superstitions et, en réalité, contre le culte de certaines divinités qui flattent les passions de la pauvre humanité et qui malheureusement sont encore trop populaires. Quels que soient les résultats de cette campagne, elle dénote au moins un louable souci de décence morale qui doit nous réjouir.

Ainsi, les idées chrétiennes s'emparent, tous les jours un peu plus, de l'attention publique, et le christianisme, qui ne fut longtemps que la religion de l'étranger, s'acclimate peu à peu au Japon. Quand, dans leurs discours ou leurs écrits, nos Japonais veulent énumérer les religions de leur pays, le christianisme est toujours nommé.

S
n
l'
qu
né
ca
en
ré
da
rit
Et
dn
un

ASIE

L'Apostolat en Chine

Lettre de Son Excellence Mgr CELSE COSTANTINI,
Archevêque titulaire de Théodosie, délégué apostolique en Chine

DANS l'admirable Encyclique que Sa Sainteté Pie XI a publiée à Noël dernier, et qui nous est parvenue ces jours-ci seulement, on perçoit le battement de son grand cœur pour les missions.

« Du haut de cet observatoire et de cette citadelle du Siège Apostolique, dit le Saint Père, nos regards se tournent vers la multitude des hommes qui sont tout à fait dans l'ignorance du Christ ou qui, ne reconnaissant et ne pratiquant pas intégralement sa doctrine et ayant rompu la nécessaire unité avec l'Eglise, restent encore hors du bercail, bien qu'ils aient été, par Dieu lui-même, invités à y entrer. C'est pour cela que le Vicaire de l'éternel Pasteur répète et fait siennes, avec le même zèle, les paroles qui, dans leur simple énergie, disent toute l'ardeur de la charité divine: « *Et illas oportet me adducere (Joan., X, 7).* » Et ainsi il entretient dans son cœur la joie de la prophétie du Christ: « *Et vocem meam audient et fiet unum ovile et unus Pastor.* » Que le bon Dieu dispose toutes choses, et

prions-le sans cesse à cette intention avec tous les chrétiens, pour que nous puissions voir bientôt cet événement tant désiré: la réalisation de cette consolante et sûre prophétie du divin Coeur. »

L'institution de la Délégation apostolique en Chine, qui donne un prestige nouveau à ces missions et de laquelle le Saint Père attend une plus grande coordination et un plus grand accroissement des oeuvres d'évangélisation chrétienne est un monument remarquable de l'intérêt particulier et de l'amour qu'il porte aux Missions qui prospèrent toujours davantage au milieu de cette immense population.

J'ai été heureux de renseigner le Saint Père sur les vifs sentiments de révérence et de gratitude avec lesquels tous ont accueilli l'institution de la Délégation apostolique.

Mes vénérables Frères, quelle force et quelle joie, même parmi les inévitables difficultés, jaillit pour nous de la pensée de travailler avec le Pape, c'est-à-dire avec le Christ lui-même! Nous ne pouvons rien par nous-mêmes; chacun de nous n'est qu'un atome, mais unis à la Sainte Eglise, nous sommes une force immense, vraiment invincible, qui dépasse victorieusement les limites du temps et de l'espace.

Le Missionnaire éloigné est semblable à la lampe électrique: si le fil se rompt, c'est-à-dire si le Missionnaire n'est pas uni à l'Eglise, la lampe s'éteint.

Nous sentons battre en nous le même coeur qui battait dans la poitrine des premiers missionnaires qui, il y a plusieurs siècles, débarquèrent en Chine.

C'est le coeur de la Sainte Eglise, c'est-à-dire du corps

mystique du Christ, qui bat avec un rythme indéfectible. Les missionnaires passent, mais d'autres arrivent; ce cœur bat toujours, sans un moment d'arrêt ou de fatigue, rayonnant dans le monde la vie surnaturelle de la grâce.

Cette union avec l'Eglise, que les autres nous envient et que les païens même admirent, prépare sans doute pour les Missions de Chine le *fructum multum* dont parle Notre-Seigneur Jésus-Christ, lorsqu'il dit qu'il est le vrai cep et que les branches unies à Lui portent beaucoup de fruits.

* * *

Relisons ensemble et gravons dans nos coeurs les magnifiques paroles que le Pape adresse dans son Encyclique à tous les Evêques du monde: « Dites à vos prêtres, que, étant conscient de leurs fatigues, associé et même participant à leurs généreux travaux, Nous apprécions hautement et leur esprit apostolique dans les épreuves de toute sorte et leur zèle industriel pour trouver des remèdes nouveaux aux nouvelles nécessités des temps; et qu'ils sont d'autant plus unis à Nous et Nous à eux, que plus étroitement et plus volontairement, et par la sainteté de leur vie et par l'intégrité de leur obéissance, ils sont unis à leurs Pasteurs, chefs et maîtres, en voyant en eux Jésus-Christ. »

Mes Vénérables Frères, ces mots du Vicaire de Jésus-Christ sont une très douce récompense pour tous les bons ouvriers qui travaillent *in aedificationem corporis Christi* (*Eph.*, VI, 12). Mais ils sont aussi un paternel avertissement et une voix d'encouragement à progresser dans les

oeuvres, selon qu'il est exigé par les nécessités des temps nouveaux.

Maintenant, une lourde responsabilité pèse sur nous : car, comme dit le Pape, dans la Lettre par laquelle il commémore saint Ignace et saint François Xavier, aujourd'hui plus que jamais, *une porte grande et spacieuse est ouverte à l'Évangile du Christ*. Malheur à nous si nous ne travaillons à obtenir tout l'avantage de ce *temps favorable* et si nos successeurs devaient nous reprocher de n'avoir pas été à la hauteur des circonstances !

* * *

Trois conditions particulières demandent de nous la méditation la plus profonde et exigent un effort intense dans les oeuvres :

I. La liberté légale dans laquelle aujourd'hui on nous permet de travailler.

II. La crise de transformation que traverse la Chine.

III. Le danger du matérialisme qui domine les courants de la pensée chez les écoliers païens.

La foi intrépide des martyrs, la pure charité d'une multitude de missionnaires et de prêtres chinois, l'héroïsme obscur de tant de religieuses étrangères et chinoises ont enfin ouvert les yeux des païens et beaucoup de préjugés sont tombés. Tous se sont convaincus, ou vont se convaincre, que, derrière les missionnaires catholiques, il n'y a pas

d'autres intérêts, mais qu'il y a seulement le Pape, lequel doit et veut répandre dans tout le monde le règne spirituel du Christ.

Pour ces motifs, l'Eglise Catholique est à présent généralement entourée de respect. Les païens, même les plus clairvoyants, ont la sensation que l'édifice social ne peut être solidement et salutairement rebâti, si on ne le fonde sur d'inébranlables principes moraux et que la vie a besoin d'être ennoblie et éclairée par une lumière supérieure.

Maintenant, c'est à nous, dépositaires de la vraie lumière de l'âme rayonnante du Verbe Incarné, qui est la lumière *quae illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (Joan. I, 9), de placer sur le chandelier cette lumière divine et de la faire flamboyer en toute splendeur.

Ici, nous vivons les temps de l'Eglise qui venait de sortir des catacombes. Et comme alors dans le monde occidental fleurit un admirable printemps chrétien, préservant ce qu'il y avait de bon dans l'ancienne civilisation romaine, et portant le germe de la vie dans la décomposition du vieux monde, ainsi nous devons travailler et prier pour que le Dieu miséricordieux *qui venit quaerere et salvum facere quod perierat* (Luc. XIX, 10), répande sa grâce et porte le salut parmi cet immense et laborieux peuple en cette période de crise profonde.

Nous sommes vraiment dans un moment critique, dans des jours de fermentation intérieure et de renaissance. Et la Chine se transformera avec nous ou contre nous : c'est-à-dire, ou elle sera sauvée par des principes préservateurs du Christianisme et deviendra une nation grande et puissante;

ou elle sera rongée par le matérialisme philosophique et par cet anarchisme pratique qui éteint tout idéal, détruit l'autorité et l'ordre, exaspère la douleur et l'égoïsme instinctif, et rend *homo homini lupus*.

Malheureusement le renouvellement de la culture chinoise est influencé par l'ancien matérialisme européen. On a copié le pire, cet orgueil scientifique, qui méprise le fait religieux et qui a porté tant de ruines dans la vieille Europe. Ce matérialisme présomptueux est désormais passé de mode chez nous; mais ici on a cette ivresse darwiniste et spencérienne qui a grisé en Europe la génération précédente.

* * *

Sur nous donc à présent pèse le devoir d'un plus grand effort. Et les paroles de saint Paul ont pour nous un caractère spécial d'actualité: « *Praedica verbum, insta opportune; argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina* » (2 *Tim.* IV, 2).

Pour ce qui concerne notre conduite envers la Chine, notre position est bien claire: ne nous mêler à aucune politique soit intérieure soit extérieure; reconnaître l'autorité et porter notre contribution à la paix et à l'ordre; prier Dieu pour le bien spirituel et matériel aussi de ce grand peuple.

Dans mon rapide voyage à travers la Chine, j'ai pu constater l'admirable organisation des oeuvres des Missions. J'ai senti, et je sens chaque jour davantage, en me tenant

en étroites relations avec les Evêques et les Missionnaires, quel esprit actif d'apostolat anime tous ceux qui travaillent dans le champ du Père de Famille! Que Dieu soit béni! J'envoie à tous, depuis les Supérieurs jusqu'au dernier ouvrier de la vigne du Seigneur, mes salutations pleines de révérence et de vénération.

Gratia vobis et pax — dirai-je avec saint Paul — *gratias agimus Deo semper pro omnibus vobis memoriam vestri facientes in orationibus nostris, sine intermissione memores operis fidei vestrae et laboris et charitatis* (I Thess. 1, 2).

* * *

Mais vous nous permettrez, par l'amour que nous vous portons et par la part que nous prenons tous à ce splendide épanouissement d'œuvres, de toucher à un danger, qui risque parfois de s'introduire dans la ferveur même de la charité.

Un missionnaire a formé avec zèle et avec peine une chrétienté florissante; il se donne à elle avec amour, vit complètement pour elle, mais il oublie un peu qu'il vit au milieu de païens, qui doivent être convertis. Le missionnaire va se transformant inconsciemment en curé comme s'il était dans la vieille Europe. C'est une cristallisation. Nous ne voulons pas dire qu'il doit négliger les chrétiens déjà convertis, qui ont tant besoin d'être soignés, mais qu'il doit, en même temps, toujours garder l'esprit missionnaire.

Une école marche bien. Elle est très fréquentée; elle est aussi estimée et son budget se clôt avec quelque actif. Les

conversions sont assez rares. L'école, cependant, accomplit pour le moment une mission sainte et importante, car elle donne du prestige à l'Eglise et la fait connaître et apprécier même parmi les païens. Mais il ne faut pas s'arrêter là. Il est nécessaire que peu à peu l'école devienne chrétienne dans le plus haut sens du mot. On est en marche, il faut regarder vers le but.

Autour de quelque famille religieuse auraient fleuri des vocations chinoises. Mais les portes sont restées fermées ou presque fermées. Maintenant, il me semble qu'est arrivé le temps d'ouvrir ces portes, comme on le fait généralement, donnant ainsi en Chine de nouveaux enfants et une nouvelle auréole aux fondateurs des familles religieuses, et une nouvelle joie et de nouveaux apôtres à la Sainte Eglise Catholique.

* * *

Il y a des difficultés sur notre chemin ; je le vois bien et je le comprends. Mais ce qu'on n'a pas pu faire hier, il faut s'efforcer de le faire aujourd'hui.

Nous sommes des conquérants d'âmes, toujours en marche. Dans les batailles bien dirigées, d'où sortira une victoire certaine, une parole s'élève, vole, qui exalte les soldats : « En avant ! » C'est la sainte parole qui fait battre nos coeurs de joie et de vaillance.

Mais nous avons peu de ressources ! Oui, il est vrai que nous sommes pauvres, comme était pauvre l'Eglise primitive. J'ai cependant vu des missions pauvres dans lesquelles

les des âmes d'apôtres ont créé des oeuvres admirables visiblement bénies par la grâce de Dieu et aidées par la Providence.

Operarii pauci. Oui, mais il y a une belle floraison de vocations missionnaires en Europe et en Amérique. Cependant elles seront toujours insuffisantes pour répondre aux besoins. Aussi il est nécessaire de soigner les vocations sur place, comme on le fait admirablement partout, et de former de bons et savants prêtres chinois, de pieuses et zélées Soeurs chinoises.

C'est là le grand moyen d'apostolat que la Providence a placé dans nos mains. Et nous, suivant les claires volontés du Saint Siège, nous développerons les séminaires régionaux.

* * *

Je ne peux terminer cette lettre sans un mot particulier de recommandation pour la jeunesse, l'enseignement et la presse.

Le prochain Synode général nous donnera une occasion des plus favorables pour une entente complète dans les intentions, les méthodes et le travail.

Maintenant, prions et travaillons.

Que chacun se propose d'apporter sa pierre pour l'accroissement de l'édifice de l'Eglise en Chine. Si chaque prêtre pouvait convertir dans une année 100 païens, que de rapides progrès on ferait! Si l'on considère que quelques Vicariats ont déjà heureusement dépassé cette moyenne et

si l'on tient compte de la grande aide apportée par les catéchistes et les Soeurs étrangères et chinoises, ce chiffre ne doit pas sembler excessif. Chaque jour, nos oeuvres se perfectionnent et leur vaste et solide organisation donnera chaque année une augmentation de fruits. Quelques Vicariats garderont leur belle moyenne et l'augmenteront, compensant ainsi la moyenne plus faible d'autres Vicariats qui luttent contre plus d'obstacles.

Que l'on amène les catholiques eux-mêmes à aider par la prière, par l'action, par les offrandes, l'apostolat de rédemption parmi leurs concitoyens.

Après tout, ce n'est pas dans nos propres forces que nous avons confiance, sachant bien que Jésus-Christ a dit : *Sine me nihil potestis facere*. Travaillons donc le plus que nous pouvons, demandant par nos humbles prières que, du haut du Ciel, Dieu bénisse nos peines.

Chaque jour, je porte votre mémoire à l'autel. Et vous aussi, souvenez-vous de moi dans vos prières. Je vous adresse cette salutation affectueuse en la fête de saint Joseph, patron de l'Eglise universelle, en offrant à Dieu toute votre charité apostolique *ut quod possibilitas nostra non obtinet, ejus nobis intercessione donetur*.

Pax Christi, selon la parole du Pape, in regno Christi!
